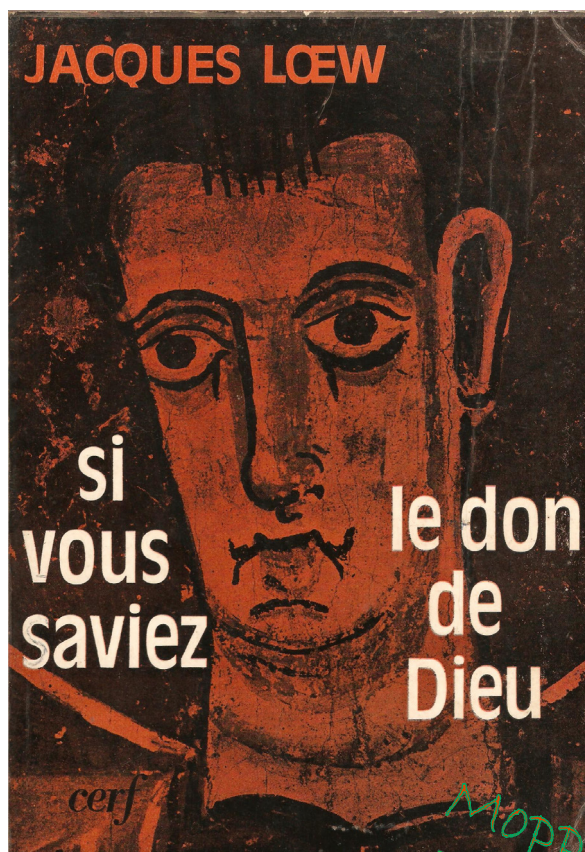


JACQUES LOEW



SI VOUS SAVIEZ LE DON DE DIEU



Digitalisé par
les frères de la [MOPP](#) au Brésil
ad privatum usum



CE QUI FAIT MON ESPÉRANCE

CE QUI FAIT MON ESPÉRANCE*

Avez-vous pensé en me posant cette question en 1972 que vous reproduisiez exactement la même question que posait saint Pierre en l'an 64 ? Ce dernier écrivait aux premiers chrétiens : « Soyez toujours prêts à répondre à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. » Ainsi, notre Rencontre, c'est au fond la même réponse, 2 000 ans plus tard, à la même interrogation posée aux premiers chrétiens.

Il ne s'agit donc pas d'une leçon de catéchisme, quelque chose de plus ou moins savant; il s'agit, que nous soyons non-voyants ou voyants, de détecter avec notre cœur et notre être les merveilles qui nous entourent et qui sont la cause de notre espérance.

A la première Pentecôte, les gens disaient, en écoutant les Apôtres : « Voilà que nous les entendons dire dans notre langue maternelle les merveilles de Dieu. » Eh bien l'espérance existe quand, en même temps, on peut dire les merveilles que Dieu a faites, et qu'on peut les dire dans la langue maternelle, la langue même de chacun.

J'ai été fils unique élevé dans le luxe, n'ayant jamais manqué de rien. Pourtant malgré tout ce que j'ai pu avoir quand j'en avais envie, j'ai connu le même vide que l'ancien clochard dont nous avons entendu le témoignage; je ne dis pas le même creux, parce que le creux, c'est quelque chose qui peut se remplir, mais le vide, c'est comme une espèce de gouffre sans fond dont on ne sait pas comment il pourra jamais se remplir.

Mais, dans un cas comme dans l'autre, notre espérance a été un *désespoir surmonté* (le mot est de Bernanos). Et c'est cela que je voudrais vous dire maintenant.

A vingt-quatre ans, en effet, j'avais tout, comme on dit, pour être heureux : une situation, de l'argent, une auto - et quand on a une bagnole, on trouve toujours une fille à mettre dedans. Mais, au milieu de tout cela, j'avais le cafard. Même au milieu des plus grands plaisirs, je me disais : « Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ? A quoi ça sert ? » Le monde me paraissait à la fois quelque chose de merveilleux, car je n'étais pas tellement blasé sur lui, et en même temps terriblement vide. La vie me paraissait comme une merveilleuse boîte de chocolats, comme on en voit parfois, qui font rêver, garnie de rubans, de dessins avec tout ce que l'on peut imaginer d'attrayant, et puis, peu à peu, on mange les chocolats, et à la fin, un beau jour, on croque le dernier, et c'est l'heure du croque-mort ! Non pas que la mort me faisait peur : il y avait des jours où je me disais que c'était peut-être mieux d'en finir; mais C'était ce sentiment de vide, et il me semblait que ce mot : « toujours », c'était vraiment une blague. Dire à une fille : « je t'aimerai toujours », même quand c'était sincère... Toujours ! Oui, quelques années, cinquante ans peut-être, mais un jour il faudra bien se quitter...

Toujours, toujours, il fallait rayer ce mot du vocabulaire ! C'est à ce moment-là que j'ai eu la grande chance de ma vie : je suis tombé malade, j'ai été envoyé en sana, un an, deux ans et là j'ai cherché... J'ai cherché dans les raisonnements, dans les livres, j'ai cherché dans la détresse de l'intelligence, parfois aussi dans l'affolement des sens... Ce Dieu, est-ce une invention des curés ? Un truc pour ramasser de l'argent ? Pour maintenir les gens dans la soumission ? Ce Dieu, est-ce qu'il existe ? Et si jamais Il existait, je sentais bien que cela changerait les choses... Oui, j'ai cherché pour de bon, j'ai réfléchi, j'ai supplié. Et peu à peu, comme une pâle lumière dans la nuit, une lumière qui devient aube, puis aurore, puis soleil levant et enfin plein midi, tout d'un coup... ce Dieu qui me semblait absurde, impossible... ce Dieu m'est apparu possible, peut-être quelqu'un.

* Conférence prononcée à la Rencontre de l'espérance, Lourdes, 1972, et publiée dans *Documents-Secours*, n° 35, 1973.

Et un jour... un jour, voilà que la neige s'est mise à tomber et à la suite de toutes ces recherches, de prières peut-être que je n'osais pas formuler, qui étaient secrètes au fond de mon coeur, voilà qu'un jour, en cueillant un flocon de neige, en voyant sa perfection, sa beauté, sa différence d'avec tous les autres, j'ai eu (oh ! ce n'était pas un raisonnement !) mais j'ai eu comme une intuition qu'il y avait quelqu'un derrière le plus petit flocon de neige ! Il y avait tant de beauté, de grandeur et tant de diversité en même temps pour une chose si éphémère qu'il fallait bien qu'il y ait une intelligence, une pensée, un amour derrière même ce petit flocon de neige, fondu dès que je l'avais pris dans le creux de ma main. Mais alors, si ce flocon de neige - et encore une fois, ce n'est pas un raisonnement, je ne vous apporte pas de preuve - était une manifestation d'autre chose de plus beau, de plus grand, d'inconnu encore, je me disais : alors toi, tu n'es pas une bête, tu n'es pas l'effet du hasard. Ce Dieu... peut-être qu'Il existe, et s'Il existe... je ne croyais même pas encore qu'Il existait, mais je me disais que si ce Dieu existait, Il devait me reconnaître, Il devait m'aimer. Je pressentais quelque chose comme cette parole de la Bible que Dieu même a mise dans sa propre bouche : « Parce que tu as du prix à mes yeux et que je t'aime... »

Peu à peu je découvrais que Dieu m'avait appelé par mon nom, que Dieu était capable de m'aimer, moi, avec toutes mes misères ; car, vous pensez bien que je n'avais pas grandi de quatorze à vingt-cinq ans dans le luxe sans être pourri de misères. Et chacune venait s'ajouter à l'autre sans me dispenser de la première. Mais ce qui m'arrêtait à ce moment-là, c'est que je me disais : Dieu, c'est trop beau pour être vrai ! Et l'espérance, - nous y sommes -, c'est le jour où est entrée en moi la certitude, ou du moins le jour où j'ai admis la possibilité, que la vérité de notre vie soit plus belle, plus grande que tout ce que je pouvais imaginer.

C'est en ce sens que l'espérance est un désespoir surmonté. Jusqu'alors je me disais, sans la connaître, la phrase de Jean-Paul Sartre : « Tout existant naît sans raison, se prolonge par faiblesse, meurt par rencontre. » Eh bien, à ce moment-là, j'ai compris, au contraire, que ma vie avait un sens, dans la double acception du mot : ma vie avait à la fois une direction où je pouvais aller et elle avait une signification. L'espérance, c'est d'avoir trouvé une signification à ma vie. « Le désespoir du monde d'aujourd'hui, ce dont manquent les hommes, c'est de justice, certes, c'est d'amour, mais ce dont ils manquent le plus, c'est de donner une signification à leur existence » (Paul Ricœur).

L'insignifiance du travail : « Métro, boulot, dodo » ; l'insignifiance du loisir, l'insignifiance de la sexualité (on ne sait même plus pourquoi on fait l'amour), c'est cela le drame de l'homme d'aujourd'hui, son désespoir. Mais, au fur et à mesure que toutes les lumières s'éteignent et les illusions, alors peut naître l'espérance, car l'optimisme, c'est une fausse espérance. L'espérance, « c'est un acte héroïque dont les lâches et les imbéciles ne sont pas capables ; c'est l'illusion qui leur tient lieu d'espérance », a dit Bernanos. L'espérance, c'est une détermination de l'homme quand il a touché le fond du gouffre. Voyez vous-mêmes votre langage : quand vous voulez parler d'espérance, vous employez le mot de désespoir !

Vous dites : « Un courage désespéré ; il a lutté avec une énergie désespérée ; il a lutté avec l'acharnement du désespoir. » Pour moi, c'est le jour où j'ai touché le fond de ce désespoir que l'espérance, à travers ce petit flocon de neige, est venue me révéler que je pouvais surmonter ce désespoir. Mais, je ne pouvais le surmonter que peu à peu. C'est donc bien quand les lumières s'éteignent que l'espérance trouve sa place, que nous découvrons un autre univers.

Ainsi, j'avais commencé à découvrir ce Dieu, ce Dieu inconnu, ce Dieu auquel je ne pouvais pas croire ou auquel je croyais ne pas croire. Mais ceci m'a arrêté pendant longtemps : était-il possible que ce Dieu se soit fait homme ? Que Jésus-Christ soit vrai ? Quand je voyais notre

humanité, quand je me voyais moi-même, j'étais tenté de désespérer. Ce Dieu dont je venais de découvrir la grandeur, était-il possible qu'Il se soit fait l'un d'entre nous ? Car notre espérance naît le jour où nous entrons en contact avec Jésus-Christ, Dieu fait homme.

J'étais là comme devant un mur, je ne pouvais pas croire que Dieu nous ait aimés à ce point de se faire l'un d'entre nous, de se faire chair, comme dit l'Évangile...

Mais où et comment rencontrer Jésus ? Quand j'agis, moi tout seul, si je m'appelle Paul ou Antoinette, mon action est signée de mon nom : Jacques, Antoinette ou Paul. Mais lorsque nous sommes cinq ou six à agir ensemble, à nous aimer ensemble, notre action n'est plus signée Jacques, Paul, Jean ou Pierre, elle est signée Jésus-Christ. Roger Boutefeu a dit que c'est dans le silence de la prison qu'il avait découvert la foi, mais ça, c'est une expérience que tout le monde ne peut pas faire et il faut être drôlement trempé pour arriver jusque-là. Mais ce que chacun peut faire, ou plus exactement ce qui est à notre portée pour rencontrer Jésus-Christ, c'est justement de rencontrer une communauté humaine, un petit groupe : cinq, six, vingt, trente rassemblés ensemble. Et non pas seulement pour dire des prières ensemble, mais pour vivre ensemble cet amour de Jésus-Christ qui passe en chacun de nous. Cela, je l'ai vécu alors que j'étais encore incroyant, mais c'était resté pour moi comme une lumière invisible.

C'était dans un monastère, le Jeudi-Saint, mais je ne savais même pas ce que c'était. Ce jour-là, j'assistai à l'Office; je n'avais pas l'habitude de ce genre de choses, je pensais qu'il fallait se mettre à genoux, mais au bout d'un moment ça me faisait mal de tous les côtés, alors je me suis assis. Crac ! c'était l'élévation, tout le monde se flanquait à genoux. A un moment, toujours ce même jour, j'ai vu les moines quitter leurs stalles pour se mettre autour de l'autel. J'ai vu tous les frères, non-prêtres, faire le même geste, puis les quelques retraits qui étaient là quitter également la tribune où je me trouvais et aller autour de l'autel, tous ensemble. Je ne savais pas trop ce qu'ils faisaient sinon qu'ils allaient recevoir un morceau de pain, et moi je me suis trouvé tout seul, là, dans le coin gauche de la tribune. A ce moment, la question s'est posée à moi : ou bien tous ces gens-là sont fous d'aller manger un morceau de pain en croyant que c'est le Bon Dieu, ou bien c'est moi qui suis aveugle. C'est cela, c'est à travers cette communauté d'hommes que j'ai découvert Dieu et, plus tard, Jésus-Christ. J'ai compris que l'amour de Dieu est quelque chose qui nous dépasse de tous les côtés et que, si je pouvais comprendre Dieu, Il serait bien petit, étant à la mesure de mon intelligence. J'ai découvert que Dieu était capable de faire des folies, capable de M'aimer, de m'appeler, de me donner Son cœur, Son sang en la personne de Jésus-Christ. Et c'est cette source d'espérance, ce désespoir surmonté, qui depuis quarante ans fait ma joie. Cela, je peux vous le dire en toute vérité. Si j'avais connu auparavant le cafard et le désespoir, eh bien, depuis quarante ans j'ai eu des « ennuis », car c'est vrai, tous on en a, mais je n'ai plus jamais su ce qu'était un jour de cafard, parce que Dieu en Jésus-Christ était entré dans ma vie.

Et du même coup, j'ai connu la naissance de la joie et de la tendresse humaine, sources d'espérance dans les hommes.

On vous a dit que j'ai travaillé treize ans comme docker sur les quais de Marseille. Vous pensez bien que je n'étais pas préparé à ce métier. J'étais avocat, j'avais fait des études. -Dès l'âge de six ans j'avais fréquenté l'école, puis le lycée, puis l'Université, enfin j'avais exercé au barreau, et puis voilà qu'à vingt-quatre ans, ayant découvert Dieu, j'ai eu ce sentiment que je voulais me relier à Lui sans partage - et je m'excuse auprès de vous, jeunes filles si sympathiques et si séduisantes, mais j'avoue que Dieu a été plus fort que vous ! Oui, m'attacher à Dieu sans partage, être religieux et refaire ce que Jésus nous a dit : « Faites ceci en mémorial de moi », donc être prêtre. Ainsi, après avoir fait mes études classiques, après avoir étudié Homère et Virgile et tous les auteurs possibles et imaginables, Racine, Corneille, et le droit civil et romain, puis après avoir recommencé mes études non plus humaines, mais religieuses,

il me semblait, à trente-trois ans, au moment où j'arrivais au milieu des dockers de Marseille, que j'avais fait mes humanités ! Mais, les humanités véritables ce n'est pas dans les livres que je les ai faites - certes, ils M'ont aidé, je ne le nie pas -, mais c'est au milieu de ses hommes incultes, analphabètes, souvent voleurs et ivrognes; ce sont eux qui m'ont révélé le véritable sens de l'homme. Dans l'homme le plus pourri, il y a une étincelle de vie divine, et dans le meilleur, il y a des saloperies cachées dans les coins !

Alors, par Jésus-Christ j'ai eu cette révélation de la tendresse : notre vie peut être une vie toute pleine de tendresse humaine. Saint Paul écrivait un jour à un certain Philémon dont l'esclave s'était échappé, et il plaidait ainsi la cause de cet esclave, Onésime : « Onésime, mon frère très aimé et dans le Seigneur et dans la chair... » Notre amour d'homme et de chrétien est un amour où nous aimons véritablement l'autre tel qu'il est, mais dans sa totalité.

Quand je vous vois, jeunes filles, j'avoue que, même à soixante ans passés, je suis sensible à la vivacité de votre regard, à travers lequel je devine comme la bonté qui est au fond de votre cœur. Et je pense qu'un jour vous aurez des mains maternelles capables de soigner, capables à leur tour de tendresse. Et quand je vois un copain de boulot, je suis sensible, si c'est un Marseillais, à son accent qui chante les cigales. Je suis sensible aussi quand je le vois se dévouer pour les copains. L'un d'eux me disait : « Quand j'ai aidé un copain durant le jour, je suis si content que ça m'empêche de dormir. » C'est cela, aimer quelqu'un dans la chair. Et je n'aime pas les gens comme des simples prétextes pour aimer Dieu : c'est cette fille que j'aime, ce garçon que j'aime. Mais je sais, en même temps, qu'un jour tout cela va se flétrir...

Pourquoi je t'aime ? J'aime tout ton être, ta chair, tout ce que tu es, ton esprit, mais au-delà de ce qui est toi, il y a cette étincelle de vie divine, un souffle divin qui ne finit pas. Et même si un jour tu en arrives à perdre la tête, je sais que cette étincelle divine sera toujours présente dans ton cœur, même si tu es un vieillard qui radote, je sais que tu es appelé à quelque chose de beaucoup plus haut et qui ne passe pas...

Pour parler de la tendresse, je voudrais évoquer une amie du Brésil qui s'appelait Gérusa ! Gérusa avait vingt-trois ans.

C'était une petite jeune femme, son mari avait plus ou moins disparu la laissant seule avec une gosse...

Et voilà que Gérusa veut apprendre à lire. Il y avait dans le quartier un cours d'alphabétisation à huit heures du soir. Gérusa venait au cours, mais vous pensez bien que, quand on s'est levé à trois heures du matin, qu'on a manié des bassines toute la journée, il n'entre plus grand-chose dans la tête à huit heures du soir. Gérusa, qui suivait depuis un an et demi ce cours, était toujours aussi incapable de lire que le premier jour, et la seule conclusion que avait tirée de ses études, c'était : « Sou burro », je suis un âne et rien d'autre.

Or, voilà qu'un jour, il a fallu opérer Gérusa de varices : ce n'était pas étonnant avec le travail que elle faisait. Alors, les copains du quartier lui ont dit : « Écoute, Gérusa, ça c'est la chance de ta vie, on va tâcher de prolonger ta convalescence, tu pourras te reposer, dormir le matin jusqu'à huit heures et tu vas tâcher d'apprendre à lire. » Comme j'étais libre, c'est moi qui, l'après-midi, donnais des leçons à Gérusa. Un mois, deux mois passent, sans progrès. Et tout d'un coup (ça c'est un des plus beaux souvenirs de mon existence), voilà qu'un jour, par quel dé clic, je ne sais, tous ces efforts ont abouti : Gérusa s'est mise à lire une phrase couramment. Elle s'en aperçoit, la phrase achevée, et elle me dit : « Ah ! Padre Tiago, mais je ne suis pas un âne ! » Et quel sourire de tendre bonheur l'illuminait !

Le pourquoi de ma vie et de cette conversion qui m'a donné tant de bonheur, je ne l'ai compris que bien plus tard, vingt ans après. Ce secret a un nom, un nom qui peut ressembler à une définition de catéchisme, mais si l'on casse la coquille, on trouve le fruit savoureux.

Ce nom, c'est la Communion des saints, c'est-à-dire la solidarité de tous les chrétiens. Dans le Christ, nous ne formons tous ensemble qu'un seul corps, un seul être dont le Christ est la tête et dont nous sommes les membres; ainsi, il y a entre nous, entre nous tous, un lien plus fort et plus grand qu'entre deux amoureux qui s'aiment. Il y a, entre nous, moins de coeur, moins de sentiment, moins de tout ce que vous voudrez, mais le lien qui nous unit dans ce corps unique du Christ, cette solidarité des chrétiens, est plus réel que tout ce que nous pouvons penser.

Et si je vous demandais, à vous les chrétiens : « Pourquoi Jésus-Christ est-il mort ? » La réponse est dans l'Évangile : « Jésus devait mourir, non seulement pour son peuple, mais pour *rassembler dans l'unité tous les fils de Dieu dispersés.* »

La voilà, la raison de la mort de Jésus, et c'est cela la Communion des saints. « Jésus est mort pour nous rassembler dans l'unité. » Nous ne sommes pas « comme si » nous étions des frères, nous « sommes » des frères dans ce rassemblement par Jésus-Christ.

Je vous disais qu'il m'a fallu vingt ans pour savoir la raison de ma conversion. Un jour, ma mère m'a dit (ma mère était incroyante) : « Puisque tu vas à Rome, tu devrais aller dire bonjour à une de mes vieilles amies de pension qui s'est faite Petite Soeur de l'Assomption. On s'aimait bien quand on était petites filles en pension. » Je vais donc voir cette soeur, une soeur très âgée et elle me reçoit d'abord en me disant : « Ah ! mon Révérend Père », et puis tout de suite elle enchaîne : « mon petit Jacquot ». Alors, elle m'a raconté cette histoire que je vous livre parce que c'est ça, la Communion des saints : « Tu vois, mon petit Jacquot, quand ta mère s'est mariée, je suis entrée au Couvent, et je me disais : Jeanne - c'était le prénom de ma maman - ne pensera pas à prier pour son fils. Elle l'élèvera avec tout son amour de mère, mais elle ne priera jamais pour lui. Alors moi, toute jeune novice, je me suis mise à prier pour toi qui venais de naître, de tout mon cœur, de tout mon être, pendant des années. » Et voilà qu'après vingt-cinq ans d'incroyance, la prière de cette soeur a abouti à ce que moi aussi j'arrive à la lumière.

Et il y a aussi une autre Communion des saints universelle : c'est la Communion des saints de la Vierge Marie. Là aussi, ce n'est pas une histoire de catéchisme. Je vous disais que, quand j'étais incroyant et que je cherchais Dieu, je ne pouvais pas croire au Christ parce que cela me semblait trop beau pour être vrai ! J'étais en même temps pris par toutes ces passions qui me tenaillaient, et je sentais bien que je ne pourrais découvrir Dieu que si j'arrivais à mettre un peu d'ordre et un peu de tranquillité dans mes sens et dans ma vie.

Alors, tout en ne croyant pas encore au Christ, je me disais : « Si c'est vrai ce qu'on raconte, si vraiment le Christ est Dieu qui s'est fait homme, à travers une femme, une femme de notre terre, véritablement sa maman, alors cette femme doit avoir une puissance bien extraordinaire », et il me semblait qu'elle, dont je m'imaginai qu'elle devait être toute pureté, serait capable de descendre dans le gouffre de ma sensualité.

Croyant à peine en Dieu, sans croire encore au Christ, un beau jour j'ai prié et j'ai dit à Marie : « Si c'est vrai tout ça, et si vous, vous existez, eh bien, aidez-moi ! » Oh ! Il ne s'est pas produit de miracle et j'ai continué à trébucher... et pourtant un jour tout est revenu peu à peu dans l'ordre. J'avais oublié à ce moment-là que j'avais fait cette prière et ce n'est qu'après que je m'en suis aperçu.

Voilà, la Communion des saints est source inépuisable de mon espérance, mais la Communion des saints, c'est vous aussi, vous les jeunes qui allez pendant trente ans prendre en main la marche du monde, car, désormais c'est vous qui, par votre action, à la fois visible et invisible, pourrez parvenir à faire un monde meilleur, un monde où Dieu devienne possible.

Je termine par la prière si belle de Siméon. Quand Jésus a été porté au Temple tout petit enfant, vous savez que le vieillard Siméon a pris ce petit enfant dans ses bras, et il a dit : « Et

maintenant, Seigneur, Tu peux laisser partir ton serviteur en paix selon Ta parole, car j'ai vu de mes yeux Ton Salut que Tu as révélé à la face de tous les peuples et de tous les incroyants, Lumière pour éclairer les païens et gloire de Ton Peuple. » Ce peuple, aujourd'hui, c'est vous. Merci !

SI VOUS SAVIEZ LE DON DE DIEU !

Les causeries qui suivent furent données à la Télévision française pendant le Carême 1958. Le P. Loew s'adressait plus spécialement à sa paroisse de Port-de-Bouc.

I

AVEZ-VOUS UNE RELIGION ?

On peut être un fidèle pratiquant de sa messe du dimanche, on peut être assidu aux émissions religieuses de la Télévision ou de la Radio, on peut être un pilier des Œuvres de sa paroisse, on peut être un membre de l'Action catholique, on peut être un moine... et n'avoir aucune religion.

Et ceux que je viens de nommer et d'autres aussi: protestants, musulmans, israélites, je les entends m'objecter : « Pourquoi donc dites-vous que nous sommes sans religion ? » je ne parle pas des hypocrites, je ne parle pas de ceux qui ont mis un masque sur leur visage et dont la vie renie le masque qu'ils portent à l'extérieur ; je ne parle pas de ces « sépulcres blanchis remis à neuf » dont parle le Christ. Mais je vous demande, et je me demande à moi-même tout le premier : « Ai-je une religion, avez-vous une religion ? » Cette question ne se résoud pas d'elle-même. J'ai le bonheur d'avoir une amitié profonde avec les Trappistes de Notre-Dame de Cîteaux, près de Dijon. C'est là un des plus beaux monastères de France à l'heure actuelle, un des plus fervents. Il faut voir ces quatre-vingt ou cent moines, Pères et frères. Il faut les voir se lever tous les matins à deux heures - et, le dimanche, une demi-heure plus tôt! Il faut les voir travailler dur dans les champs, il faut avoir contemplé la joie fraternelle qu'il y a sur leur visage pour comprendre que c'est aujourd'hui un des plus hauts lieux spirituels de France et peut-être du monde. Or, en cette Trappe elle-même, Dom Godefroy, ce grand moine, ce grand spirituel, dans l'instruction du matin qu'il faisait à chacun des Trappistes, leur disait, comme un leit-motif : « Mes -frères, mes Pères, prenez garde à ce qui vous menace, prenez garde à ne pas devenir des sans-Dieu du cloître. » Car, pour Dom Godefroy, ce grand spirituel, on peut vivre dans un cloître toute sa vie et être un « sans-Dieu ».

Et comme, dans mon angoisse, je demandais à l'un de ces Trappistes comment cela pouvait se faire, il me cita la parole d'un autre vieux moine, qui lui disait un jour : « Mes abeilles, ma ruche, ma menuiserie, m'ont pris toute ma vie. » je vous rapporte ces mots parce que je sais trop la ferveur, la transparence, la vérité de nos moines de Cîteaux, et que le vieux Trappiste qui disait cela avait fait une grande place à Dieu dans sa vie. Mais il reste vrai que l'on peut tout donner à Dieu et vivre sans Lui.

Mes Frères, si c'est vrai pour ces hommes, pour ces Trappistes, à quelle plus forte raison cela le sera-t-il pour nous !

Vous qui vivez dans le tourbillon d'un métro, d'un autobus à prendre chaque matin, tendus vers la pendule de votre usine et le pointage qui vous attend à sa porte, vous qui êtes harcelés par les rythmes de production, et moi-même qui vais courir d'un endroit à l'autre, est-ce que je risque, et est-ce que nous ne risquons pas, vous et moi, de vivre sans religion ?

**

Mais, allez-vous me dire, en quoi consiste donc votre religion ? Qu'est-ce que c'est que d'être relié à Dieu ?

Eh bien ! mes Frères, mes Frères bien-aimés, avoir une religion c'est chercher Dieu ; c'est chercher Dieu si on ne l'a pas découvert, mais c'est le chercher plus encore quand on a commencé à le découvrir, quand on a commencé à le voir dans le monde.

Or, la première condition pour avoir une religion, pour chercher Dieu, c'est d'abord d'avoir *une haute idée de Dieu*. On ne cherche pas Dieu comme on cherche un trèfle à quatre feuilles, parce que cela porte bonheur ou que c'est amusant de le découvrir. Pour chercher Dieu, même

si on ne l'a pas encore trouvé, il faut accepter, dès le premier instant, de « tout jouer », de mettre toute sa vie dans la balance le jour où on aura trouvé le bonheur de découvrir Dieu.

Chercher Dieu ainsi ? Mais c'est ce que nous dit Jésus dans l'Évangile quand il nous parle de ce marchand qui va à la recherche d'une perle infiniment précieuse; il cherche cette perle, il la découvre un jour, et dans la joie d'avoir découvert ce qu'il cherchait de plus beau au monde, le voilà qui « bazarde » tout - comme nous dirions aujourd'hui - uniquement pour posséder cette perle si belle et si précieuse.

Ah ! Chercher Dieu, c'est Lui dire déjà dans notre prière de chaque jour (même si nous sommes incroyants) : « Mon Dieu, vous êtes le Créateur. Cela veut dire que vous êtes *Celui qui est*. » Les incroyants ajouteront : « Mon Dieu, si vous existez, - je n'en sais rien encore, mais quelle immense chose ce doit être si c'est vrai ! Vous êtes Celui qui avez dû tout faire. Le coquelicot est une pensée de Vous, et la rose est une pensée de Vous, et le charme d'une jeune fille est une pensée de Vous, et la tendresse d'une femme est une pensée de Vous aussi, et la force d'un homme qui s'est engagé totalement dans son idéal, est aussi une pensée de Vous, ô mon Dieu ! » Voilà ce qu'est avoir une haute idée de Dieu et cultiver en soi cette grande idée d'un Dieu si grand.

*

**

Mais chercher Dieu, ce n'est pas seulement avoir une grande idée de Dieu, c'est, en même temps, et comme une seule chose, se faire *tout petit devant Dieu*. Quand je vous dis : se faire tout petit devant Dieu, cela ne veut pas dire : se faire mesquin, être étriqué, se replier sur soi-même, être grippe-sous et sentir la naphthaline ! Être petit devant Dieu, c'est tout simplement se mettre devant Lui pour ce que nous sommes. En face de ce Dieu si grand... nous, si petits !

A la fin de sa vie, le Père Lagrange, cet éminent savant et ce pionnier des Études bibliques au siècle dernier, me racontait comment un des plus grands écrivains de notre temps ou tout au moins l'un des plus célèbres, Pierre Loti, un jour qu'il était au sommet de sa gloire, tandis que les journaux, les magazines parlaient de lui, et que ses livres se vendaient à des milliers d'exemplaires, - se mit à la recherche de Dieu.

Mais, au lieu de chercher Dieu en se mettant à genoux dans sa chambre, ou en allant dans une Eglise comme l'avait fait le Père de Foucauld, à l'ombre d'un confessionnal, voilà que Pierre Loti veut chercher Dieu à sa manière - d'une manière trop grande - et voilà qu'il va donner un rendez-vous à Dieu. Pierre Loti donne rendez-vous à Dieu, non comme tout le monde, mais au sommet du Sinaï, comme Moïse. Et le Père Lagrange nous disait avec son fin sourire : « Eh bien ! figurez-vous, Dieu n'était pas au rendez-vous ! » Et Pierre Loti n'a pas trouvé Dieu.

Il n'avait pas su se faire petit, il n'avait pas compris que sa plume n'était qu'une plume d'oie à côté de la grandeur infinie de Dieu. Et, nous aussi, mes Frères, nous donnons des rendez-vous à Dieu d'une manière parfois aussi absurde que Pierre Loti; nous voudrions que Dieu se découvre à nous alors que nous n'avons pas dégonflé notre propre baudruche. Or ce n'est pas à coups de bulldozer que nous y parviendrons. Quelques bons coups d'épingles seront nécessaires pour dégonfler notre baudruche, notre « moi », et pour qu'étant redevenus petits nous découvriions Dieu.

Découvrir Dieu, quand on s'est fait petit, amène quelque chose d'immense dans un coeur d'homme, y amène la joie. Car la joie chrétienne naît à la fois de la grandeur de Dieu et de ma petitesse. Cette disproportion, cette différence de niveau, de potentiel, fait que la joie va irradier mon coeur. Non pas une joie à la manière des joies humaines - qu'on prend du dehors, qu'on essaye de faire pénétrer dans sa propre peau, à coup d'argent ou à coup de plaisirs -, mais la joie de Dieu, la joie qui naît au fond de mon coeur même, et de là va irradier tout mon être.

La religion, c'est cela : d'abord et toujours chercher Dieu, être des petits devant Lui. C'est ce que dit Jésus : « Cherchez le Royaume de Dieu et sa Sainteté et tout le reste, cette joie que nul ne pourra vous enlever -, tout le reste vous sera donné par surcroît. » Mais chercher Dieu, Le découvrir, ne nous dispensera pas de l'effort. Pour trouver Dieu dans cette escalade, pour nous encorder à Dieu - comme on s'encorde au chef de cordée - nous aurons à souffrir nous-mêmes ; il faudra que nous voyions où nous poserons notre pied; il faudra nous agripper à des prises qui nous couperont peut-être les doigts, mais qui, en même temps, nous feront entrer dans l'émerveillement de la découverte, dans la recherche de Dieu à travers toutes choses. Et si nous cherchons vraiment, si nous cherchons profondément notre Dieu si grand, un jour nous découvrirons qu'Il est là, au fond de notre cœur. « Celui qui m'aime, dit Jésus, je me révélerai à Lui, et je viendrai en Lui, et mon Père et Moi nous ferons en Lui notre demeure. » Cette Parole même de Jésus est celle qui nous comblera : car ce Dieu n'est plus seulement le Créateur lointain; ce Dieu c'est celui qui me regarde, c'est Celui que j'appelle « notre Père ». Mon Dieu, Vous êtes notre Père et je suis votre enfant ! Amen.

II L'ASCENSION VERS DIEU

Nous avons parlé, dimanche dernier, de la grandeur et de la joie de l'homme qui cherche Dieu. Nous avons vu que cette recherche de Dieu est ce que l'homme peut faire de plus grand, l'activité la plus haute, la plus riche qu'il puisse entreprendre.

Aujourd'hui, je voudrais qu'ensemble, vivant vraiment cette religion dont je vous ai entretenu la semaine dernière, nous reliant véritablement à Dieu, nous regardions quelle est la grandeur de l'homme.

Écoutez les paroles mêmes du Psaume pour qui les vit, ce sont des vérités toujours neuves, toutes printanières, qui renouvellent notre joie :

Dieu, notre Seigneur,
qu'il est grand ton nom par toute la terre

Au-dessus des cieux ta majesté, que chantent des lèvres d'enfants, de tout petits. Tu opposes ton lieu fort à l'agresseur pour réduire ennemis et rebelles.

A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles, que tu fixas, qu'est donc le mortel, que tu en gardes mémoire, le fils d'Adam, que tu en prennes souci?

A peine le fis-tu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et de splendeur tu l'établis sur l'oeuvre de tes mains, tout fut mis par toi sous ses pieds,

brebis et boeufs, tous ensemble, les bêtes même sauvages, oiseaux du ciel et poissons de la mer, parcourant les sentiers des eaux.

Dieu, notre Seigneur,
qu'il est grand ton nom par toute la terre ! (Ps. VIII)

Je voudrais qu'ensemble, aujourd'hui, nous regardions ce que saint Paul appelait l'armature de l'homme, ce dont nous sommes composés au plus profond de nous-mêmes, et vous verrez alors notre grandeur.

Je ne sais pas employer de grands mots, mais je voudrais prendre une comparaison. Elle vous paraîtra familière, et elle est, en tout cas, d'actualité. Il me semble que la grandeur de l'homme est comparable à ces fusées interplanétaires que nous connaissons tous. Ces fusées, qui ont un, deux ou trois étages, partent de la pesanteur de la terre pour atteindre les grands espaces du plein ciel. Eh bien! ce que l'homme vient de découvrir, il le possédait au fond de lui-même, déjà, dans son armature spirituelle.

Au premier étage, vous le savez, se tient une première fusée., la plus lourde, la moins maniable, celle qui va lutter contre la pesanteur et les obstacles du décollage, de la densité atmosphérique.

Mais le premier bond fait, le terme de sa force atteint, elle retombe. La seconde fusée se déclenche alors, imprimant à l'engin une vitesse vertigineuse, pour une nouvelle et fantastique chevauchée. Mais, à son tour, elle succombe à l'effort. La tête de l'engin se libère alors, poursuit sa course et atteint l'espace où plus rien ne l'arrête ni ne la freine.

Or, la première de ces fusées, la plus lourde certes, mais non la moins essentielle car elle est au point de départ, et porte littéralement les deux autres, c'est notre intelligence, notre raison.

L'intelligence de l'homme est déjà quelque chose d'admirable et d'immense qui va nous permettre de monter très haut, de surmonter les pesanteurs terrestres et l'opacité de nos brouillards.

Elle nous guide déjà fort loin ; elle nous met sur des pistes où l'homme atteint toute sa taille. Car grâce à l'intelligence, l'homme ne cesse de faire grandir les dimensions où il vit. Depuis vingt ans notre intelligence marche à un rythme fabuleux : nous découvrons des milliards d'univers, d'étoiles ; les plaques photographiques des astronomes captent la lumière partie, il y a deux milliards d'années, de la plus lointaine nébuleuse connue. Et cette lumière a voyagé, tout ce temps-là, à 300.000 kms seconde !

Le microscope électronique agrandit 500-000 fois les dimensions des plus infimes particules de matière : une boîte d'allumettes grossie à cette échelle aurait 15 kms de long ! A la merveille des recherches pures s'ajoute la merveille des techniques. Précisions des gestes, synchronisation des plus humbles détails : le magazine en couleurs que nous achetons a été imprimé à 24 kms à l'heure, 6, 8, 10 cylindres de cuivre tournant ensemble, déposant chacun une teinte, sans la moindre bavure dans le repérage le plus absolu...

Vous n'attendez pas de moi, ni aujourd'hui ni les prochaines fois, des choses savantes ; mais, vous le sentez, je voudrais faire bien plus : créer en chacun de vous une capacité d'admiration devant ce que notre raison sait réaliser. Merveilles de l'industrie, des techniques, beauté de « Caravelle » dans le ciel de Toulouse. Mais que d'intelligence aussi, même dans le commerce !

Maintes années, sur le port de Marseille, j'ai vu déferler la grande moisson des produits du monde entier. Ce mouton d'Australie, vous le portez aujourd'hui sur vous. En balles énormes, où la laine est expédiée, encore attachée à la peau même, il a été manipulé d'une extrémité du monde à l'autre, débarqué à Marseille, transporté en camions-remorques à Mazamet, où la laine a été tondue, lavée, traitée, puis envoyée aux lainières du Nord, filée, tissée, confectionnée, prête à porter...

Oui, merveille de l'homme qui donne à la terre son visage, et sillonne maintenant de ses routes l'air et l'eau ! Voilà la raison, voilà l'intelligence de l'homme.

Mais cela ne va pas sans ombres, vous le savez : car que de fatigues, que de ratés, que d'accidents du travail !

Quand nous mangeons un fruit, une figue, une datte, quand nous mettons notre veston, il pèse peut-être son poids de sang et de larmes, de gestes monotones. L'apprenti rudoyé, la main qui passe dans l'engrenage, le salaire insuffisant, ne les oublions pas.

Car tôt ou tard, la raison, l'intelligence atteint son plafond : elle ne peut aller plus loin... Elle retombe comme cette fusée qui, à un moment donné, atteint sa limite, et retombe au risque d'écraser ce que trouvera sous elle.

*

**

Alors, intervient comme un deuxième étage dans notre organisme spirituel d'homme. Relayant la raison, d'un bond prodigieux, la seconde grandeur de l'homme entre en jeu : c'est la Foi, qui va pénétrer où l'homme ne pourrait jamais parvenir de lui-même.

La Foi, voyez-vous, ce n'est pas une obscurité. Ce n'est pas Dieu qui met l'homme à genoux en lui disant : « Agenouille-toi devant moi comme un esclave devant son maître. » La Foi, au contraire, c'est Dieu qui relaye notre intelligence, qui nous prend par la main, qui nous fait monter plus haut dans les espaces que nous n'aurions jamais pu atteindre par nous-mêmes. La Foi, c'est Dieu qui vient nous parler à l'oreille, c'est Dieu qui vient nous dire qui Il est, c'est Dieu qui n'est plus simplement notre créateur, mais qui devient le Père, et le Maître qui m'instruit.

Faire vivre sa Foi, ce n'est pas fermer les yeux, mettre des barrières ou s'enfermer dans un tunnel. La Foi, c'est agrandir notre vision du monde et des choses, au-delà, infiniment au-delà de ce que notre intelligence la plus haute, la plus lumineuse peut atteindre.

C'est un sens nouveau que Dieu nous donne, le sens de l'invisible qui nous fait accepter un nouvel univers.

De même que nos yeux ne peuvent fixer la lumière du soleil parce qu'elle est trop forte, ni déceler les rayons infrarouges, de même le champ d'exploration de notre intelligence est limité, mais la Foi bondit en dehors de ces limites.

Elle découvre un nouvel horizon, des cieux nouveaux, une terre nouvelle. Par elle, je vais pouvoir pénétrer dans la pensée de Dieu, l'écouter, me fier à Lui comme on se fie à un maître incontestable. Par la Foi, j'entre dans le soleil de Dieu...

Au-delà de ce que les plus grands génies, parvenus au sommet de l'intelligence, peuvent m'expliquer, la Foi la plus humble me découvre que Dieu, Père, a déposé en moi un souffle de vie que rien ne peut éteindre, que ce Dieu s'intéresse à moi, qu'il s'occupe de moi à chaque seconde, que je dorme ou que je veille. Et que cet amour de Dieu pour moi, rien au monde ne saurait le détruire.

Je plonge ce nouveau regard de la Foi dans un monde infiniment grand.

*

**

Ainsi, cette fusée nouvelle de la Foi m'a emporté infiniment au-delà de tout ce que ma raison humaine avait pu découvrir. Je plonge véritablement mon regard en Dieu même, et la pensée de Dieu devient ma propre pensée : je suis entraîné vraiment dans des espaces absolument nouveaux, des horizons infinis. Alors, une troisième fusée m'emporte, va m'amener jusqu'au plein cœur de Dieu. C'est la fusée de l'Amour.

Entre Dieu et nous, un dialogue s'ébauche, silencieux mais indiciblement riche. L'homme entend Dieu, non plus seulement comme son créateur, - c'était la raison -, non plus seulement comme son Père, - c'était la Foi -, mais comme l'Ami qui nous dit tout son mystère : « je ne vous appelle plus serviteurs, dit Jésus, je vous appelle mes amis, car je vous ai dit tous mes secrets. » Alors la pesanteur terrestre disparaît et Dieu nous attire irrésistiblement à Lui. Les Saints et tous ceux qui ont su se placer par l'Amour dans l'orbite de Dieu, sont parvenus à ce résultat.

Etre l'ami de Dieu, c'est chercher ce qu'il veut, vouloir ce qui lui plaira, refuser ce qu'il refuse, être en dialogue d'intimité avec lui, les yeux dans les yeux, en un mot comprendre le sens profond de cette parole de la Bible où Dieu nous appelle : « Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui, et lui près de moi... » (Ap. 3, 20).

Voilà l'ultime grandeur de l'homme : je *sais* que Dieu m'aime; entre nous deux, quelles que soient ma misère, mes mesquineries, mes fautes, mon péché, je sais que rien ne peut intercepter le regard d'amour que Dieu a posé sur moi. Et Dieu veut que mon regard monte jusqu'à Lui : un regard de tendresse, de confiance, qui soit comme une parole secrète que je Lui adresse, en sachant qu'Il m'écoute.

Ah ! lorsque Dieu entre ainsi dans mon cœur, quelque chose de nouveau se produit. Car ce n'est pas simplement Dieu seul qui entre dans mon cœur, mais, avec Lui, tous les hommes : « Dieu est entré dans mon cœur et Dieu a élargi mon cœur, en sorte que nul désormais ne s'y trouve à l'étroit », disait le grand Apôtre saint Paul. Quand Dieu y entre, plus personne n'est à l'étroit dans un cœur d'homme, mais chacun y trouve sa place.

Voilà l'armature spirituelle du chrétien, voilà ce qui nous constitue et nous permet d'atteindre Dieu : l'ascension de la raison dans la découverte de l'homme, du monde et de son créateur ; l'ascension de la Foi, pénétrant dans la pensée de Dieu ; l'ascension de l'Amour, qui me fait entrer dans le coeur de Dieu, au sein même de l'Amour infini. Amen.

III

QUAND DIEU NOUS AIME

Depuis huit jours je pense à ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, et depuis huit jours je suis pris comme par l'angoisse de ne pas arriver à vous expliquer cette conviction profonde, que je veux pourtant vous faire partager ; oui, je crains de ne pas arriver à vous faire réfléchir assez, non pas sur ce que je vais vous dire, - car je ne suis qu'un porte-parole, - mais sur ce que Dieu veut nous dire à chacun d'entre nous, si nous savons *l'écouter* avec les oreilles de la Foi.

Vous venez, à l'Évangile de cette messe, d'entendre la parole de Jésus : « Ah ! plus heureux encore que ma mère, ceux et celles qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. »

Mais quelle est cette parole de Dieu, que veut-Il vous dire ? Que va-t-Il nous demander ? Repartons de ce texte que je vous citais dimanche dernier et que je vous rappelle : « Si quelqu'un est chez lui, dit Jésus, et que je viens à la porte de sa maison et que je frappe, et s'il entend ma voix et s'il m'ouvre... Voici que je vais entrer chez lui, je souperai avec lui, moi près de lui et lui près de moi. » Quelle parole étonnante ! Notre Dieu nous invite à vivre en amitié avec Lui, comme avec un ami qui vous invite à souper, l'ami intime, l'ami que l'on aime... C'est ce que fait Dieu.

Je me souviens d'une jeune Marseillaise, toute menue, qui vint me voir un jour, cinquante kilos pas plus, boucles d'oreilles comprises. Et cette petite Marseillaise me disait, à propos d'une affaire qui lui tenait à cœur, quelle en parlait à Dieu depuis des jours et des jours. A la fin, ne sachant plus comment m'exprimer la manière dont elle s'adressait à Dieu., je la vois encore se lever sur la pointe des pieds et me dire : « Vous comprenez enfin, j'ai parlé au bon Dieu d'homme à homme. » « D'homme à homme » : l'expression était jolie dans la bouche de cette petite jeune femme. Mais Dieu nous invite à beaucoup plus qu'à Lui parler d'homme à homme. Il nous invite à Lui parler « d'ami à ami ». Et, chose la plus extraordinaire, ce mot « d'ami à ami » est encore insuffisant pour qualifier ce que Dieu veut faire avec nous. Tout au long de notre Bible court une autre comparaison infiniment plus réaliste, une comparaison que nous n'aurions jamais osé, nous, appliquer à Dieu, si ce n'était Dieu Lui-même qui venait nous dire comment Il nous aime.

Dieu vient en effet nous dire qu'Il aime notre humanité, qu'Il aime chacune de nos âmes *comme un homme aime une femme et*, permettez-moi l'expression, « une femme qu'on désire ». Car c'est ainsi que Dieu nous aime. Ce n'est pas une espèce d'amour platonique, un amour de jeune fille rêveuse, un amour sentimental. L'amour de Dieu pour nous, Dieu le dit Lui-même, c'est un feu dévorant : « je suis un Dieu jaloux, je suis un Feu dévorant. » Je suis là et je t'attends, et je t'appelle comme un homme attend et appelle une femme. Ces paroles mêmes de notre Dieu sont celles que je veux vous faire entendre aujourd'hui ; non pas mes paroles, mais celles de Dieu qui nous dit comment Il nous a aimés et qui nous dit aussi comment, bien souvent, nous lui répondons.

*

**

C'est un véritable drame, un drame qui commence par un amour joyeux et tout printanier, mais qui se termine dans la misère et dans le sang.

Écoutez ces paroles. Je les prends dans le livre du Prophète Ézéchiél¹. Dieu parle aux hommes, Dieu nous parle sous les traits d'un homme :

« A ta naissance, dit-Il (c'est à nous qu'Il s'adresse), nul ne s'était penché sur toi pour te laver et te soigner, tu fus jetée en plein champ comme un enfant dont on ne veut pas. Je passai près de toi et je te vis, te débattant dans ton sang (ce toi, c'est notre pauvre humanité toujours ensanglantée dans sa misère). Je te soignais, tu grandis, tu te développas peu à peu, mais tu étais en guenilles, tu n'étais qu'une pauvre créature. Je passai près de toi, dit Dieu, je te vis et je t'aimai. C'était le temps de notre amour, le temps de ma tendresse, le temps de nos épousailles » (ces termes sont de Dieu Lui-même).

« J'étendis sur toi mon manteau, dit Dieu. Je m'engageai envers toi par serment, je fis un pacte avec toi. »

Voilà l'amour de Dieu pour nous. Et ceux d'entre vous qui seraient tentés de sentir dans ces lignes je ne sais quel relent de psychanalyse ou qui penseraient que nous projetons sur Dieu des refoulements humains, se tromperaient entièrement, gravement ! Car l'amour de Dieu est un amour total, c'est l'amour de Celui qui est l'Amour même, quand Il emploie des mots humains.

Mais Dieu continue à nous parler par son Prophète. Il nous dit tout ce qu'Il a fait pour notre humanité :

« Je t'ai comblée de cadeaux, je t'ai donné des vêtements brodés, des chaussures de cuir fin, un manteau de soie » : tout ce qu'un homme peut offrir à la femme qu'il aime. « Je te parai de bijoux, je mis des bracelets à tes poignets, un collier à ton cou et sur ta tête un splendide diadème. » Oui, tu étais comme une reine, toi, humanité, toi, notre âme !

« Tu étais parée d'or et d'argent des produits les plus fins tu faisais ta nourriture. Tu fus renommée parmi toutes les créatures, tant tu étais parfaite, grâce à ma splendeur dont je t'avais revêtue. »

Les cadeaux de Dieu ? Mais c'est toute la richesse de la terre qu'Il nous a donnée : le blé et les vignes, le charbon, le pétrole, les atomes. Tout ce que Dieu nous a octroyé pour que notre splendeur soit parfaite.

**

Mais ici le drame commence, car cette femme aimée, cette reine, vraiment royale, va se conduire comme la plus vile des créatures. Dieu lui parle donc de nouveau en ces termes : « Ah ! oui ! tu t'enorgueillis, tu t'es infatuée de ta beauté, tu as profité de ta renommée pour te prostituer » (ce mot est le mot même de Dieu, qui ne trouve pas d'autre expression quand Il voit que nous l'oublions, car lorsqu'un homme oublie Dieu c'est bien une prostitution véritable qu'il accomplit aux idoles).

« Tout ce que je t'avais donné, ajoute Dieu, tu en as fait des idoles et rien ne t'a rassasiée. Comme ton coeur est faible dans tout cela ! »

Mais Dieu va plus loin encore. Je n'ose pas vous rapporter les termes que la Bible emploie. Dieu y compare cette humanité qui court après autre chose que Lui, à une bête en chaleur. « Les prostituées réclament de l'argent, nous dit-Il, mais toi, humanité, non seulement tu paies mais tu donnes encore de l'argent à ceux qui t'avalissent. » Tous ces biens que Dieu nous a octroyés : ce charbon, ce pétrole, ces atomes, qu'en faisons-nous ? Nous nous en servons pour nous détruire. Cette intelligence que Dieu nous a donnée, nous nous en servons pour dire que Dieu n'existe pas. Cette langue et cette parole que Dieu nous a données, nous nous en servons pour mentir aux hommes et à nos frères.

¹ Ezéchiél, 16; voir aussi Jérémie, 2-3; Isaïe, 54.

*
**

Alors, la colère de Dieu - comme la colère d'un homme qui se sent abandonné tombe sur cette humanité ; ses paroles se font véhémentes, se font cinglantes ; il ne sait plus quoi nous dire pour nous montrer combien nous nous sommes avilis.

« Puisque tu m'as oublié, nous dit Dieu, je vais t'infliger le châtement des adultères, le châtement des sanguinaires, puisque tu ne t'es pas souvenu des jours de ta jeunesse, puisque tu ne t'es pas souvenu de l'amour que je t'avais donné, que tu as tout fait pour me provoquer, voici qu'à mon tour je ferai retomber ta conduite sur ta propre tête et la haine que tu as mise dans ton cœur retombera sur toi et la division que tu as mise dans ton esprit, cette division va retomber sur ta propre tête. »

Telle est la situation de notre humanité le jour où elle oublie Dieu. Nous sommes là au cœur du drame profond de notre vie actuelle : on peut lire les journaux, on peut aller au théâtre, on peut tout faire... et on ne trouve pas Dieu au bout du chemin. Nous avons oublié Dieu. On peut être un très brave homme, un très bon père de famille, on peut ne pas tromper sa femme, mais on se livre quand même à la prostitution le jour où l'on a oublié Dieu, le jour où on a donné son cœur à autre chose.

« Là où est ton cœur, dit le Christ, là est ton trésor. »

Mais Dieu sait, comme un homme le sait et infiniment mieux, que les paroles les plus cinglantes ne sont pas capables de retenir un être qui vous a trahi, qui vous a abandonné, qu'elles ne font que l'endurcir.

Alors Dieu nous parle cette fois avec toute sa tendresse de Père, toute une tendresse d'homme, puisqu'Il s'est comparé à un homme.

Voilà l'appel qu'Il nous lance aujourd'hui, l'appel qu'Il lance à l'humanité, chaque jour, depuis les prophètes jusqu'à nous :

« Éveille-toi donc, éveille-toi. Secoue ta poussière. Debout, toi, l'humanité captive, dégage-toi de tes liens. »

« Ah oui ! dit Dieu, comme une femme délaissée dont l'âme est désolée, voici que je te rappelle, voici que je te demande de revenir. »

« Ah ! pourrais-je oublier la femme de ma jeunesse ? Un court instant je t'avais délaissée, mais ému d'une immense pitié, voici que je te rappelle et je te demande de revenir. Dans un débordement de fureur, un instant je t'avais caché mon visage, mais dans l'immensité de mon amour éternel je te rappelle pour toujours. » (Is., 54).

Mes Frères, voilà ce que Dieu nous dit, ce qu'Il vous dit aujourd'hui, ce qu'Il me dit aujourd'hui et chaque fois que je l'oublie, que je me livre aux idoles, que je me souille. Mais chaque fois aussi que j'accepte de regarder Dieu, Il est là qui me regarde et m'attend.

« Ah ! disait l'Apôtre saint Paul, qui me séparera de l'amour de Dieu pour moi ? Lui qui a livré son propre Fils pour moi, comment alors, avec ce Christ, ne me donnerait-il pas toutes choses ? » Et saint Paul ajoute : « Oui, j'en ai la conviction, ni la mort, ni les épreuves de l'existence, ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni rien de créé au monde ne peut me séparer de l'amour de Dieu pour moi... », ce Dieu qui m'aime et qui s'est montré à moi comme un homme pour me faire comprendre davantage son amour. Amen.

IV

« IL EST VENU CHEZ LUI, ON NE L'A PAS REÇU. »

J'en appelle à votre expérience. Essayez de retrouver dans votre vie le jour où vous avez été profondément heureux. Quel est le jour où vous sentiez dans votre existence comme quelque chose qui irradiait en vous, qui vous donnait un bonheur dépassant tous les bonheurs que vous aviez connus ? C'est le jour où vous pouviez vous dire, où vous vous disiez à vous-même : « Il y a quelqu'un qui m'aime, je suis précieux aux yeux de quelqu'un, j'ai du prix, de la valeur pour lui. » Et quel jour avez-vous été découragé, découragé profondément dans votre vie, les mamans par exemple ? Était-ce le jour où vos enfants étaient malades ? Non, car ces jours-là vous aviez des trésors d'énergie indomptable. Mais vous avez été découragée le jour où vous vous disiez : « je ne compte plus pour mon mari je ne suis plus qu'une machine à laver la vaisselle, du à reprendre, je ne suis plus quelqu'un, je ne suis plus que quelque chose à ses yeux. » Ainsi notre joie vient de ce que nous nous savons aimés, et notre peine, au contraire, de ce que nous ne comptons plus pour les autres.

Je voudrais vous raconter une histoire marseillaise, mais vraie en même temps, et profonde... Car vous savez que les Marseillais sont des gens profonds sous leur sourire !

C'était un jour de Fête du Couronnement de Notre-Dame de la Garde, et le Chanoine Thellier de Poncheville - le célèbre Chanoine Thellier de Poncheville - était venu à Marseille pour ces Fêtes. Voyant la ville dans l'allégresse et la joie, il demande à un employé des tramways : « Mais pourquoi tout le monde est-il si heureux à Marseille aujourd'hui ? Pourquoi cet air de fête ? » Et l'employé de répondre : « Ah! Monsieur l'Abbé, c'est que la Bonne Mère, à Marseille, elle jouit d'une haute considération ! » Cette parole est extrêmement profonde et cet homme montrait que la chose dont nous avons besoin, les uns et les autres, c'est d'être considéré. Je jouis auprès de Dieu d'une « haute considération », et c'est là ce qui fait ma joie et mon bonheur de chrétien.

Je sais que Dieu m'aime et je sais que l'amour de Dieu pour moi n'est pas un amour inconstant, un amour qui change, je sais que l'amour de Dieu pour moi est un amour éternel.

Je sais que Dieu m'aime tel que je suis. Que je sois bête ou intelligent, que je sois faible ou fort, que je sois bien équilibré ou un peu détraqué, peu importe, je sais que Dieu m'aime et qu'Il me considère.

Mieux que cela, je sais que Dieu a de la joie à m'aimer. Mieux encore, je sais que Dieu m'aime quand je suis perdu, quand je suis pécheur, quand je suis pauvre, non seulement pauvre d'argent mais pauvre de vertus, pauvre de qualités.

Je sais que Dieu m'aime et qu'Il a de la joie à me chercher, qu'Il est là comme le berger qui cherche sa brebis égarée, sa brebis perdue, et que je donnerai une joie immense à Dieu en Le laissant me retrouver : « il y a plus de joie au Ciel, disait Jésus, pour une brebis que l'on retrouve que pour quatre-vingt-dix-neuf autres qui sont au bercail et qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Le Christ Jésus est la preuve vivante de cet amour, lui, Jésus, qui s'est dépeint sous les traits du Bon Berger : « je suis le Bon Berger », dit Jésus, car il est la preuve que Dieu recherche mon âme. Jésus ne dit pas : « je suis un grand berger, un grand berger de l'humanité au milieu des autres. » Il dit : « je suis le Bon, Berger. » « Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique au monde afin que ce monde ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Tel est l'événement de l'existence, l'événement historique numéro un, et même l'événement historique unique : Dieu un jour s'est fait homme, Il a partagé notre vie.

Cela, vous le savez. Vous êtes tenté de vous dire : une fois de plus, le Curé me raconte la même chose. Et, pourtant, c'est la seule chose importante, la seule chose en face de laquelle il faudrait nous mettre chaque matin. Ce qu'il y a de plus tragique, ce n'est pas l'incroyant qui blasphème, ce n'est pas l'homme qui cherche, qui a des doutes. Le plus tragique, c'est le chrétien qui ne bondit plus de joie à l'idée que Dieu l'a cherché comme Dieu a cherché la brebis. Car c'est, encore une fois, la grande vérité révélée au chrétien.

Mais alors pourquoi y a-t-il parmi nous tant d'incroyants ? Pourquoi tant de nos amis, de nos parents, n'arrivent-ils pas à découvrir cet immense amour que Dieu a manifesté en la personne de ce Christ qui est venu nous chercher ?

Certains refusent le Christ parce qu'ils ont peur de changer de vie. Ils savent bien que s'ils acceptaient véritablement le *fait* que Dieu s'est fait homme pour nous, ils seraient obligés de mettre leur vie à un autre diapason, sur une autre longueur d'onde, et ils ne le veulent pas. Mais il y en a d'autres, peut-être les plus nombreux, qui refusent cet événement extraordinaire parce qu'ils ont peur, au fond, d'être victimes d'une escroquerie monumentale. Ils se disent : « C'est trop beau pour être vrai, ce n'est pas possible que Dieu ait fait cela pour nous », et ils rejettent alors cet événement extraordinaire parce qu'ils le trouvent trop magnifique.

Ah ! Mes Frères, réfléchissons quelques minutes : le jour où Dieu s'est mis en tête de nous aimer, Il ne pouvait faire que quelque chose de sensationnel. Comment Dieu pourrait-Il en effet vouloir nous prouver totalement son amour, sans faire éclater tous nos cadres étroits et toutes nos idées mesquines ?

Lorsque Dieu se met en tête de nous montrer comment Il nous aime, Il n'est pas capable de faire du raisonnable. Il fait une folie, la folie de la Croix, et le Christ, c'est le témoignage de cette folie de la Croix pour nous.

Lorsque Dieu joue sa partie avec l'humanité, Il se réserve une maîtresse carte qui sera plus forte que tous les atouts que nous pourrions découvrir dans notre imagination. Lorsqu'Il veut nous montrer combien Il nous aime, Il fait quelque chose que nous avons peine à croire, et les Apôtres eux-mêmes, le jour où ils ont vu Jésus ressuscité (le texte de saint Luc nous le dit), étaient « tout ébahis de joie, ils avaient peine à croire à la vérité de ce qu'ils voyaient ».

Oui, je comprends que des hommes aient peine à croire à cette chose immense, mais elle s'explique justement par la grandeur de Dieu qui a voulu nous prouver jusqu'à quel point allait son amour en se faisant l'un d'entre nous.

*

**

Il y a une autre catégorie d'hommes qui refusent cet événement sensationnel et formidable parce que, disent-ils, il y a trop de souffrances, trop de misères, trop d'obscurités dans le monde... Devant cette somme de misères et de souffrances, ils déclarent : « Ce n'est pas vrai, Dieu n'existe pas. »

Mais à ceux-là, je dirai : Comment ? D'un côté, vous mettez au passif de Dieu la souffrance du monde, sa misère et son obscurité, comme si c'était Dieu le coupable alors que ce sont les hommes. Pourtant, admettons même votre thèse, et mettons au passif de Dieu tout ce qu'il y a d'incompréhensible dans le monde. Mais soyez honnêtes, ne truquez pas-le bilan. Si vous mettez au passif de Dieu tout ce que Dieu a pu laisser se faire de misères dans le monde, mettez à l'actif de Dieu *l'autre côté*. Cet autre côté, c'est le Christ Jésus : « Et le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous. »

Mettez de l'autre côté de la balance les paroles de saint Jean : « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu... Il est venu dans le monde et ce monde qu'Il avait fait n'en a pas voulu. »

Alors vous aurez un bilan exact. Vous pourrez mettre toutes vos souffrances d'un côté, mais si de l'autre côté vous mettez ce que Dieu a fait pour nous dans le Christ, alors vous n'oserez peut-être plus parler.

Ah ! mes Frères, il faudrait qu'une bonne fois pour toutes, nous sachions regarder un Crucifix, et devant ce Crucifix nous dire : « Voilà ce que le Seigneur a fait pour nous, et, moi, j'oserai encore lui faire des reproches ! Allons donc, quel toupet ! »

*

**

Mais il est vrai qu'un tel événement nous dépasse, et Dieu savait si bien qu'un tel événement dépasse tout ce que nous pouvions penser, qu'Il a voulu le préparer de longue date. La venue de Dieu parmi nous n'a pas été quelque chose d'improvisé : Dieu l'avait préparée tout au long des siècles.

Le premier jalon de cette venue de Dieu parmi nous, vous le savez, c'est au temps de notre ancêtre Abraham: ce vieil Abraham, cet homme qui a été le premier conquérant de la religion, le véritable Christophe Colomb, qui est parti à la découverte non pas d'un nouveau monde, mais à la découverte de Dieu.

Abraham est dans sa ville. Il est là, dans la stabilité, quand une voix intérieure lui dit : « Abraham, Abraham, quitte ton pays, va-t-en là où je te dirai d'aller. » Cet homme qui ne connaissait pas Dieu, qui n'avait pas de religion derrière lui, cet homme part à la poursuite de cette voix mystérieuse qui l'avait appelé. « Abraham, Abraham, je te donnerai une postérité et tes enfants seront plus nombreux que le sable au bord de la mer. » Mais, en attendant, Abraham était vieux et il n'avait qu'un enfant, son petit Isaac. Alors la voix appelle de nouveau « Abraham, Abraham ! » - Me voici – « Prends ton fils, prends ton enfant unique, l'enfant de la Promesse, pars sur la montagne que je te désignerai et là tu offriras ton enfant en sacrifice. »

Abraham n'est qu'à moitié étonné, car en ce temps-là, dans les religions pratiquées autour de lui, les sacrifices humains n'étaient pas une chose extraordinaire. Abraham part donc. Il part avec ses domestiques, il part avec son bétail, et parvient jusqu'au pied de la montagne. Là, il laisse tout son monde, et il continue seul sa route avec son petit Isaac, qui avait douze ans.

Regardez-les, gravissant la montagne, ce vieil homme et ce petit enfant de douze ans, qui trottine à côté de son père et qui lui dit : « Père, Père, je vois bien où est le bois pour le sacrifice, je vois le couteau, je vois le feu du sacrifice, mais où donc est la victime ? » Et Abraham de répondre : « Mon fils, Dieu y pourvoira. » Car Abraham savait quelle était la victime : son propre enfant.

Ils sont maintenant dans la montagne. Vous connaissez la fin de l'histoire. Au moment même où Abraham va exécuter l'ordre qu'il a reçu, il est arrêté : « Abraham, j'ai vu jusqu'où allait ta foi, je ne te demande pas ce sacrifice. »

Mes Frères, ce que Dieu n'a pas demandé à Abraham, Dieu l'a fait avec son propre Fils, avec le Christ Jésus... Abraham n'était que l'aurore du sacrifice. « Dieu a tant aimé le monde qu'Il lui a donné son propre Fils pour que nous ne périssions pas. »

Ah ! Mes Frères bien-aimés, mettez-vous dans le cœur cette histoire d'Abraham, cette histoire d'Abraham vécue véritablement par Dieu. Que vous soyez croyants ou non, redites avec moi cette prière que vous pouvez tous dire, quelles que soient vos idées : « O Père, donnez-nous de comprendre à quel point et de quel amour vous nous aimez, et quelle preuve vous nous avez donné de cet amour dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » Amen.

V L'ARBRE DE DIEU

Mes Frères, mes Frères bien-aimés dans le Christ, écoutez l'histoire du voyageur et de l'arbre : c'est sans doute la nôtre à beaucoup.

Un voyageur marchait dans un pays qui lui était totalement inconnu. Or, après un long parcours dans une gorge étroite et sinueuse qui lui barrait l'horizon, voici, tout d'un coup, que notre voyageur arrive dans une plaine, une grande plaine. Là, il se trouve en face d'un arbre comme il n'en avait jamais vu, un arbre aux dimensions extraordinaires, un arbre sans commune mesure avec tous les autres arbres de la terre.

Le voyageur voit d'abord les racines de cet arbre, des racines puissantes, qui soulevaient la terre. Puis il voit le tronc, un tronc tellement large qu'il n'arrive pas à l'embrasser d'un seul coup d'oeil. Enfin, il voit le feuillage de l'arbre, un feuillage si touffu, un feuillage qui s'étendait si loin et si haut, qu'il ne lui était pas possible de distinguer la cime de l'arbre. En somme, cet arbre était tellement grand pour lui, qu'il n'arrivait même pas, en quelque sorte, à l'apercevoir.

Que fait notre voyageur ou plutôt qu'aurait-il dû faire ? Il aurait dû faire l'effort de se reculer, peut-être de cinq ou dix kilomètres en arrière, pour voir l'arbre dans toute sa splendeur et sa majesté. Mais n'ayant pas eu le courage de le faire, notre voyageur se contente simplement de s'approcher du tronc de l'arbre : il l'examine à 1 m 70 du sol, et il regarde l'écorce rugueuse de l'arbre, les quelques décimètres carrés qui se présentent à ses yeux. Et là, notre voyageur, considérant de près cette écorce, voit les inscriptions qui ont été laissées par de précédents voyageurs, des graffiti plus ou moins stupides. Notre voyageur continue à examiner l'écorce : il y voit des lichens, des mousses qui ont poussé comme peuvent pousser sur de vieux troncs d'arbres des champignons ou des mousses. Notre voyageur voit aussi des branches mortes au pied de l'arbre, et peut-être même, en certains endroits de ce tronc immense, des parties creuses dont la vie s'est retirée.

Et notre voyageur s'en va en disant « J'ai rencontré un arbre à demi-mort. »

Mes Frères, ce voyageur c'est chacun d'entre nous, et cet arbre, c'est l'Église de Jésus-Christ. Et cette Église est immense, elle est un véritable mystère. Ne commettons donc pas l'erreur de notre voyageur. Ne regardons pas l'Église dans une petite partie d'elle-même, mais sachons la contempler dans toute sa dimension. Notre-Seigneur

Lui-même nous le disait. Il comparait l'Église à une graine, la plus petite de toutes les semences qui, une fois plantée dans un jardin, devient un arbre gigantesque, qui dépasse tous les autres arbres du jardin c'est cela notre Église, cet arbre immense

Oui, l'Église est un mystère et saint Paul, quand il nous parle d'Elle, n'emploie même pas le mot : Église, il dit le « mystère de Jésus-Christ ». « Ce Mystère, dit-il, a été caché pendant des siècles et des générations, et le voilà aujourd'hui manifesté parmi nous. »

Et parce que saint Paul s'adresse à des nouveaux chrétiens, à des chrétiens qui sortent de leur paganisme, dans les villes de Corinthe ou d'ailleurs, saint Paul demande pour ces chrétiens qu'ils aient la *force de* comprendre, car pour affronter l'Église, il faut être fort.

Que ces chrétiens « aient la force de comprendre la longueur et la largeur et la hauteur et la profondeur du mystère du Christ qui surpasse toute connaissance ». Et alors, nous dit saint Paul, lorsque vous aurez découvert « la longueur et la profondeur de ce Mystère vous serez remplis de toute la plénitude de Dieu ».

Eh bien ! aujourd'hui, essayons de voir quelles sont les vraies dimensions de l'Église, quel est le mystère de l'Église.

Un mystère, c'est d'ailleurs toujours une réalité non pas obscure ou ténébreuse, mais une vérité trop haute, trop vaste pour être embrassée d'un seul regard d'homme. Un mystère est une réalité à la taille du regard de Dieu. Et notre Église est un mystère de grandeur.

*

**

L'Église a une première dimension, c'est sa hauteur. Son mystère, c'est ce lien personnel qui, dans l'Église, unit chaque homme avec Dieu, comme j'ai essayé de vous le dire dès notre première rencontre : c'est le grand mystère de l'amour de Dieu pour chacun d'entre nous, et la réponse que chacun d'entre nous peut faire à cet amour. Il y a là comme une espèce de lien vertical qui fait que de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme, un continuel échange d'ondes invisibles s'effectue. L'Église est le lieu de rencontre de cet échange, et de ce mystère : « Votre conversation est dans les Cieux », disait saint Paul.

Et lorsque Jésus Lui-même nous déclare : « Quand tu veux prier ton Père, enferme-toi dans ta chambre, et là ton Père qui voit dans le secret t'entend », voilà déjà définie la première dimension de l'Église, ce dialogue permanent de l'homme avec Dieu, cette dimension verticale qui nous unit à Lui. Et c'est là une des richesses, un des fruits de l'Église, car c'est elle qui nous apprend à prier notre Dieu, et la grandeur de notre Dieu.

*

**

L'Église a une deuxième dimension. Ce n'est plus sa dimension verticale, mais sa dimension horizontale : c'est le feuillage de l'arbre qui s'étend à travers le monde entier. Ayant uni, ayant soudé chaque homme à Dieu, l'Église va nous relier, nous souder, nous unifier à tous nos frères.

Car l'Église est aussi cette grande unification, cette immense communauté, cette profonde communion de chaque homme avec tous les autres hommes du monde entier. L'Église nous apprend à réaliser cette communion, elle nous invite à la réaliser. Voilà ce que sera l'Église : ce rassemblement patient et lent de tous les hommes.

Saint Paul l'écrivait aux premiers chrétiens : « Vous êtes tous fils de Dieu, dans la Foi en Jésus-Christ. Vous tous, en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. » Saint Paul va s'adresser alors aux classes sociales les plus divisées de son époque, celles entre lesquelles une haine tenace s'est levée, il va leur dire qu'ils ne font plus qu'Un dans le Christ.

« Il n'y a plus, déclare-t-il, ni Juifs, ni Grecs, ni Barbares, ni Romains, il n'y a ni esclaves, ni hommes libres, il n'y a ni hommes ni femmes » car, nous dit saint Paul, « tous vous ne faites qu'Un dans le Christ Jésus ». Cette pensée de l'Apôtre nous l'écoutons facilement quand il s'agit des classes sociales d'il y a deux mille ans, mais il faut avoir le courage de les transposer dans nos conflits actuels. Et l'Église aujourd'hui, comme saint Paul autrefois, vous dit : « Il n'y a pas de peuples sous-développés, ni de peuples dits civilisés, il n'y a pas une race de seigneurs et une race de domestiques, il n'y a pas des patronnes qui peuvent tout commander et des bonnes qui n'ont qu'à obéir, vous êtes tous Un dans le Christ Jésus. »

Cela ne signifie pas que saint Paul rêve d'un monde où tout le monde serait au même niveau. Saint Paul nous dit simplement que chaque homme a une valeur précieuse devant Dieu et que pour réaliser cette Église nous devons lutter, travailler.

Il n'y a ni Russes, ni Américains, il n'y a ni Arabes, ni Français, vous êtes tous *Un* dans le Christ Jésus, nous dit saint Paul. Et le devoir du chrétien c'est de réaliser cette unité, devrait-il la payer de sa vie, car c'est son devoir d'homme, comme le Christ a payé de sa vie pour nous.

Par là, l'Église joue un rôle social - elle est le levain qui rassemble et coagule toute la pâte. Loin de dispenser chaque communauté humaine de son effort propre, politique, économique, syndical, national, elle l'y pousse. Mais elle reste seule capable d'apprendre à chaque groupe à aller au-delà de lui-même et à s'unir aux autres dans un tout plus vaste, à se dépasser, à se purifier, à se fusionner.

Telle est la deuxième dimension de l'Église. Et malheur à nous tous, si nous ne la bâtissons pas, si nous ne contribuons pas à réaliser cette Église, qui est le rassemblement de tous les hommes. Car les chrétiens ne sont pas des feuilles d'automne, avec de belles couleurs, mais qui s'éparpillent chacune de leur côté et qui vont devenir des feuilles sèches, des feuilles mortes. Le chrétien est la feuille rattachée à son arbre, la feuille qui sait se tourner vers le soleil de Justice qui est Dieu, et, après en avoir capté la force, faire passer cette sève dans tout l'arbre et bénéficier elle-même de la vie de tout l'arbre.

Oui, la deuxième dimension de l'Église, sa largeur, est le rassemblement des hommes.

*

**

Mais notre Église a une troisième dimension que saint Paul appelait la profondeur. je ne suis pas simplement uni, relié, soudé aux vivants de mon époque. Par le Christ, je suis soudé, relié à tous les hommes de tous les temps qui m'ont précédé, et c'est cela qui est magnifique pour un chrétien. je sais que mes morts ne me quittent pas. C'est moi qui parfois les quitte en les oubliant, mais eux -sont toujours là à me regarder, à me connaître.

Mon grand-père, ma grand-mère que je n'ai connus que dans les premières années de ma vie, sont toujours là, et par l'Église je suis rattaché à eux. Ces hommes du XVI^e siècle dont j'ai quelques gouttes de sang dans les veines, cet homme qui a vécu en l'an 600 et dont je suis le fils et le petit-fils et l'arrière-petit-fils, je suis rattaché à lui, par l'Église, comme je suis rattaché à tous les hommes les plus primitifs de la terre, dans la plus vaste solidarité et communion du monde.

Mais je ne me trouve pas simplement en amitié avec les hommes dont je porte le sang. Car, par le Christ, une amitié spirituelle m'unit, dans l'Église, à tous. Cette petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui m'a révélé l'amour de Dieu, je suis en amitié avec elle. Ce saint Augustin, ce grand saint, qui m'a appris que dans le péché abondait la miséricorde de Dieu, je suis relié à lui. Ce saint Pierre, ce saint Paul, dont je voudrais suivre les traces, j e suis relié à eux dans l'Église comme elle me relie au Christ, à la Vierge Marie. Ainsi nous ne faisons qu'un arbre immense avec tous ceux du passé. Et c'est là la troisième dimension de l'Église.

*

**

Mais sa quatrième dimension c'est, qu'avec tous les hommes qui viendront après moi, je suis également relié. Vous tous, vos enfants, vos petits-enfants, vos arrière-petits-enfants que vous ne connaîtrez pas ou que vous laisserez sur terre, vous êtes relié à eux, par l'Église.

Voilà les lettres de noblesse de l'Église, les lettres de noblesse du chrétien, ce grand enchaînement avec tous les hommes de l'humanité. L'Église, en définitive, c'est l'humanité qui

a pris conscience de sa véritable taille, de sa véritable dimension, qui a pris conscience de sa hauteur, de sa largeur et de sa profondeur d'humanité. C'est l'Église qui achève l'œuvre grand amour de Dieu, elle est le plan de Dieu dont nous prenons conscience.

Mes Frères, cette Église, elle ne se fera pas sans nous. Cette Église, Dieu veut la faire avec nous, comme Il fait toutes choses. Et voilà pourquoi, moi chrétien, j'aime l'Église de Jésus-Christ, l'Église catholique, l'Église universelle que ni la mort, ni rien au monde ne peut abattre, car Elle est enracinée dans la Croix même du Christ Jésus, le Seigneur. Amen.

VI LETTRE D'ENVOI

Au moment de remettre à l'éditeur ces sermons tout familiers, donnés à la Télévision, j'en constate, bien sûr, les nombreuses lacunes, mais je m'aperçois surtout que l'événement le plus décisif, celui dont j'aurais dû vous entretenir à tout prix, en est absent.

Ce Carême télévisé s'étant achevé quinze jours avant Pâques, je n'ai pas eu en effet l'occasion de vous parler ce jour-là de cette grande fête. Et cependant le Carême débouche sur Pâques avec autant de nécessité qu'un fleuve se jette dans l'océan. Il manque donc à ces causeries leur aboutissement essentiel, celui de la Résurrection du Seigneur.

Mais, en outre, le sujet même de ces sermons : *Si tu savais le don de Dieu, ne saurait passer sous silence le cadeau le plus inimaginable et le plus magnifique de Dieu faire de nous des ressuscités.*

Cette courte lettre voudrait combler cette lacune et prolonger quelques instants encore notre dialogue.

*

**

Quand vous évoquez la figure, la personne du Seigneur Jésus, comment, spontanément, le voyez-vous se dessiner et se présenter à votre âme ? Sous les traits de l'enfant de la crèche ? Du jeune apprenti ? De l'homme aux lèvres duquel on est suspendu lorsqu'il parle et nous adresse ses paraboles ? Ou bien, le voyez-vous davantage cloué sur la Croix, comme le Crucifix et les Calvaires nous le montrent ?

Si telles sont vos manières habituelles d'évoquer le Seigneur, vous vivez en quelque sorte en présence d'une image qui effectivement a été celle du Christ durant un temps, mais qui n'est plus celle du Seigneur Jésus, *aujourd'hui*. Vous êtes comme ces mamans trop tendres qui gardent tellement vivant le souvenir de leur enfant à huit ou dix ans, qu'elles en oublient de le voir dans la maturité de son âge.

Certes, il est vrai que Jésus a été un enfant à la crèche. Rien n'est d'ailleurs plus étonnant que de venir s'agenouiller soi-même, en pensée, dans cette grotte, et de se dire : « Voilà ce que Dieu a fait, ce qu'il s'est fait, Dieu des petits et des pauvres, si humble et si doux de cœur », et de songer qu'on pourrait le tenir dans nos bras.

Il est tout aussi exact de penser à Jésus comme à cet homme dont la personnalité se dessine si vivement à chaque page de l'Évangile que s'impose à nous comme elle s'imposait à ses auditeurs : « Car il les enseignait en homme qui possède une autorité vraiment surprenante, et non pas à la manière de nos professeurs habituels. »

Il faudrait aussi nous placer si fortement au cœur du mystère de la Croix que nous crierions avec saint Paul : « je ne veux pas connaître autre chose que Jésus-Christ, et lui crucifié... » Mais l'enfance, la prédication - solennelle sur la montagne ou familière sur le lac -, la nuit et les six heures douloureuses qui précéderent sa mort, tout cela n'a été qu'un état très momentané malgré tout, de la vie de Jésus : dix ans, trois ans, dix-sept ou dix-huit heures, tandis que maintenant, aujourd'hui, et dans l'inépuisable éternité, notre Christ est un *ressuscité*.

Voilà son état définitif, voilà ce qu'il est à la minute où je le prie, quand je lui parle, quand après m'être confessé il me pardonne, quand il me communique la force de l'Eucharistie ou qu'il noue un mariage.

Voilà comment saint Paul l'aperçoit sur la route qui le mène à Damas., car la lumière qui éblouit l'Apôtre est celle du Christ ressuscité.

Pourquoi donc - chercher dans l'histoire du passé celui qui est actuellement vivant ? Pourquoi irions-nous à lui autrement qu'il n'est maintenant ?

*

**

Est-il moins nôtre, ce Christ du matin de Pâques, celui de notre baptême et de tous les jours de notre vie ?

Ou serons-nous comme les disciples, qui ont de la peine à le reconnaître, parce qu'il semble ne plus être à leur taille ?

Il est bien le même cependant. Ce n'est pas un fantôme : « Voyez mes mains et mes pieds, dit-il. Oui, c'est bien moi. Rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. »

Mais il est aussi, ce Christ Seigneur, revêtu à présent d'une extraordinaire nouveauté : son corps échappe à toute loi matérielle et, transfigurée jusque dans l'épaisseur de la chair, la mort est engloutie par l'immortalité.

Ce Christ, saint Paul l'a vu. Mais n'essayons pas de l'imaginer : nous ne pouvons pas plus en avoir l'expérience qu'une chenille rivée à sa feuille ne peut réaliser ce qu'est un papillon libéré du cocon et de la chrysalide. Et cependant, c'est à ce Christ-là que nous sommes désormais rattachés : « je suis la vigne, vous les sarments. » Puisque notre vigne est une vigne ressuscitée, la sève qui nous unit à elle porte déjà la marque de notre propre résurrection.

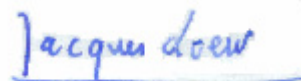
Ce mystère de Jésus ressuscité est donc le nôtre, le plus personnel à chacun. Il est la source intarissable du dynamisme chrétien, la joie et l'espérance des martyrs, le secret des longues persévérances, comme aussi la certitude de revoir et d'être un jour réuni à tous ceux qui sont morts dans le Christ.

Dieu n'est pas venu sur terre pour nous éblouir de sa splendeur. Il est venu semer en nous le germe de notre immortalité.

*

**

Croyez-le, chers amis, chers lecteurs aucune autre joie que celle-ci n'est inépuisable.
Je vous dis toute mon affection.



J. L.

CERTITUDES

I DIEU NOUS AIME

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns, les autres : car l'amour vient de Dieu et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. L'amour de Dieu pour nous s'est manifesté en ce que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui. L'amour consiste en ceci : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, non, c'est Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime d'expiation pour nos péchés. » (Première lettre de saint Jean.)

Il faut saisir ce qui est important dans notre vie spirituelle. Ce n'est pas notre degré d'amour pour Dieu (qui reste toujours faible, inconstant), *c'est le fait que Dieu nous aime*. Voilà sur quoi doit être bâtie notre vie profonde : « DIEU M'AIME », même quand je ne l'aime pas. C'est ce que dit saint Jean, et l'amour dont il parle consiste non point en ce que nous avons aimé Dieu, « mais en ce qu'Il nous a aimés, Lui, le premier » (I Jn 4, 19).

Voici quelques-unes des « qualités » de l'amour de Dieu pour nous :

L'amour de Dieu pour nous est éternel

Lorsque nous célébrons la messe de la Sainte Vierge et que nous lisons l'épître tirée du Livre de la Sagesse, nous voyons que la Sainte Vierge était dans la pensée de Dieu avant toute chose :

« Avant que les collines ne se soient élevées, avant que la terre ne soit fondée, avant que les fleuves et la mer n'aient fait entendre le fracas de leurs eaux retentissantes, j'étais déjà dans la pensée de Dieu... »

Ainsi, toujours ; bien avant la création du monde, la Sainte Vierge était présente à la pensée de Dieu. Mais ce n'est pas là un privilège qui lui soit propre : chacun de nous, le plus anonyme et le plus inconnu, le petit bébé qui n'a fait que passer quelques minutes dans le monde, a été, dès toujours, présent dans la pensée de Dieu et dans son amour.

Avant la nébuleuse initiale, avant l'atome primitif, j'étais déjà aimé de Dieu, ceci pour une raison bien simple : c'est que Dieu n'a qu'une pensée, une pensée d'une richesse infinie puisqu'elle comporte toutes choses, de tous les temps, en leur plénitude totale. Ainsi l'amour de Dieu pour moi-même est un amour aussi ancien et éternel que Dieu même.

L'amour de Dieu est immuable : « Je t'ai aimé d'un amour permanent. »

Notre amour à nous est toujours plein de hauts et de bas. L'amour de Dieu, lui, est toujours total. Cela rejoint la même idée : Dieu est la plénitude même, ramassée en une pensée inséparable de Lui-même ; lorsqu'Il se penche sur un être, il n'y a pas en Lui un amour différent de Lui-même : c'est tout son poids d'être et d'amour qui est toujours perpétuellement présent...

« Que nous mangions, que nous dormions, quoi que nous fassions... », Dieu nous aime tout autant que dans les rares secondes de notre existence où nous nous sommes donnés pleinement à Lui.

Même lorsque nous trahissons Dieu, Dieu continue à nous aimer du même immense et immuable amour.

L'amour de Dieu est total :

Nous retrouvons la même idée encore, mais en mettant l'accent sur ce fait que nous n'avons pas des « miettes » d'amour de Dieu, mais toute son intensité permanente.

Pensons au passage de l'évangile de la Cananéenne (Mt. 15, 21-28) : cette pauvre femme rappelle au Seigneur qu'elle vient mendier les miettes qui tombent de la table pour les petits chiens.

Encore une fois, il n'y a pas de « miettes » dans l'amour de Dieu pour nous.

L'amour de Dieu est complètement gratuit :

Lorsque nous aimons quelqu'un, même de l'amour le plus vrai et le plus désintéressé qui soit, même quand nous nous sacrifions à la personne que nous aimons, nous en recevons quelque chose en échange: nous sommes complétés par celui à qui nous nous donnons. Mais à Dieu, on ne peut rien ajouter, c'est évident : tout ce que nous pouvons donner à Dieu nous vient déjà de Lui ! Ainsi l'amour de Dieu pour nous est l'amour le plus désintéressé, le seul amour au monde qui ne puisse jamais rien espérer en retour : un amour dans lequel n'entre aucun soupçon d'égoïsme.

Bien plus, lorsque Dieu nous aime (c'est-à-dire toujours), son amour est perpétuellement créateur en nous : créateur de vie naturelle, toujours, et même lorsque nous ne voulons pas recevoir mieux de Lui; créateur de vie surnaturelle lorsque, consciemment ou non, nous nous ouvrons à sa grâce.

Dieu ne peut aimer sans agir; l'amour de Dieu est sans cesse actif en nous.

L'amour de Dieu est un amour qui se prouve Dieu nous a prouvé son amour, et cette preuve vivante, c'est Notre Sauveur Jésus-Christ.

« Il m'a aimé et s'est livré pour moi... » C'est la grande révélation qu'a reçue saint Paul, qui vient compléter celle de saint Jean : « Présentement je vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Gal. 2, 20).

Nous passons trop familièrement à côté de l'événement de l'Incarnation : il nous faut lire attentivement notre Évangile :

Dieu qui s'est fait homme pour nous..., né pauvre..., ayant vécu parmi nous..., qui un jour est venu parler aux hommes de l'amour de Dieu, son Père et notre Père pour chacun d'entre-nous.

Relisons sa Passion... Comment alors douter de ce « trop grand amour de Dieu pour nous! »

L'amour de Dieu est générateur en moi de l'amour de mes frères :

Ainsi, désormais, lorsque je regarde mes frères (je ne dis pas que j'agisse ainsi, mais je sais que c'est ainsi que je devrais agir toujours), si je pense que l'amour de Dieu pour eux a toutes ces qualités de l'amour de Dieu pour moi, alors je regarde mes frères d'une tout autre manière : « Mon Dieu qui m'aimes, tu aimes ces frères qui m'entourent ou cet inconnu qui s'avance vers moi. Et cet amour de Dieu pour lui est un amour éternel, un amour immense, un amour total, complètement gratuit, un amour qui s'est prouvé jusqu'à la mort... »

Comment donc, si j'aime Dieu, ne pas essayer d'aimer mes frères ?...

Ainsi, tout être, le plus inconnu, le plus anonyme, le plus petit gosse déplacé, la plus insignifiante femme, le plus bourgeois des patrons, le plus communiste des ouvriers, la plus radoteuse des vieilles, doivent m'apparaître enveloppés de ces qualités de l'amour de Dieu pour eux, avec les exigences que cela comporte dans mon attitude à moi vis-à-vis d'eux.

Alors seulement, nous aurons vraiment misé toute notre vie sur la logique même de notre foi.

II « QUI CHERCHES-TU ? »

« Femme, qui cherches-tu ? » Cette parole prononcée par le Christ ressuscité dans le petit matin de Pâques et adressée à Marie-Madeleine, ne cesse de se répercuter à travers les siècles.

D'écho en écho elle parvient jusqu'à nous aujourd'hui elle nous arrive affaiblie, comme noyée dans les ondes de la radio, de la télévision, le grondement des moteurs à réaction - Caravelle et Concorde -, et pourtant jamais elle n'a été aussi adaptée à une époque terrestre, jamais elle n'a été aussi nécessaire. Elle est secrètement attendue et on l'ignore, elle est désirée et on la fuit...

Que cherches-tu ?

Qui cherches-tu ?

A travers l'appel des disques, musique classique, jazz ou pop, à travers les voyages réels ou imaginaires, la Grèce, l'Espagne ou l'espace des cosmonautes, à travers la bande des copains, le film ou la télé, à travers la distraction de l'évasion ou de l'étude, le ski ou la danse collés l'un à l'autre, mais qui cherches-tu donc ?

La Loterie nationale ou le tiercé, est-ce simplement pour être riche et pour acheter autre chose ? Et l'auto, que tu achèteras avec ton gain du tiercé, est-ce simplement pour faire tourner le compteur, user les pneus et « bouffer » des kilomètres ?

Où cherches-tu autre chose ? Mais quoi ? Je vais te le dire.

Tu cherches quelqu'un qui te parle de lui et de toi. Et qui, lorsqu'il te parle de lui, te parle encore de toi-même. Qui te parle avec des mots et des photos - les photos qui sont les paroles silencieuses du cœur.

Tu cherches à savoir si Dieu existe, s'il t'a parlé, où donc tu le rencontreras. Et comment les gestes des sacrements - un peu d'eau, un peu d'huile, quelques mots, du pain - le rejoignent.

Tu veux savoir si les techniques et la science, la guerre et la paix, l'atome et les spoutniks, l'Unesco et les curés, et tout ce que tu vois autour de toi, si ça a quelque chose à voir avec l'Invisible de Dieu...

« Femme, qui cherches-tu ? » Elle ne songeait même pas à lever la tête pour savoir qui avait prononcé ces mots. Elle ne trouvait pas celui qu'elle cherchait, pourtant si ardemment, et lorsqu'elle s'entendra appeler par son nom : « Madeleine », alors, elle reconnaîtra Jésus.

L'âme silencieuse entend Dieu qui lui parle, qui l'appelle par son nom et qui lui dit qui Il est, qui elle est.

III LA FOI

Ceux qui ont lu ce merveilleux petit livre, *Récits d'un pèlerin russe*, se souviennent de l'histoire de ce brave homme qui, ayant entendu dans une église les paroles de l'Apôtre « Il faut prier sans cesse », se mit à chercher quelqu'un qui puisse les lui expliquer. Il se mit en route, entendit beaucoup d'excellents sermons sur la prière, ce qu'elle est, pourquoi il est nécessaire de prier, quels en sont les fruits. Mais, comment arriver à prier véritablement, là-dessus on ne lui disait rien. Allant de monastère en monastère pour apprendre « à prier sans cesse », il ne trouvait que des livres à lire... Mais comment apprendre à prier ? A cette question, pourtant essentielle pour lui, aucune réponse ne lui était donnée.

C'est parce qu'en fait cela demandait sans doute, non un savoir scolaire, mais une connaissance mystique, c'est-à-dire expérimentée.

Or, ce qui est dit de la prière dans les *Récits d'un pèlerin russe*, nous pourrions le dire aujourd'hui de la foi. Dieu sait si l'on en parle ! et en tous sens : crise de la foi, disent les uns, mutation de la foi, proposent les autres. Le sociologue intervient, le psychologue explique que l'homme ne peut plus s'engager pour toujours. Les messages se multiplient. Or, c'est bien rarement au niveau même de la plus haute réalité de notre foi, de la présence des trois Personnes divines, que nous nous situons.

Le mot même de saint Paul : « Garde le dépôt de la foi », est mal compris. Ce mot de « dépôt » évoque sans doute la Caisse des dépôts et consignations... où les choses sont bien gardées, sans que l'on n'ait plus à s'en préoccuper.

Il faut lire ce que le P. Bouyer, dans *L'Église de Dieu*, nous dit du « dépôt de la foi » dans les tout premiers siècles chrétiens : on saisit alors tout ce qu'il y avait de foi vive et de dynamisme dans ce mot. Il comprenait alors tout l'Ancien Testament et le Nouveau Testament qui, lui, se forgeait peu à peu. C'était également la liturgie vivante qui faisait que chaque église particulière se sentait membre de la grande Église universelle, la vie de charité enfin.

... Où est la cause de cette crise ? Peut-être les nouvelles générations ne connaissent-elles plus ce climat de foi dans lequel les précédentes avaient été élevées, et rien d'autre n'a été trouvé pour le remplacer.

Or, la foi, normalement, demande un milieu pour naître et grandir. Qu'on lise le passage de Virgil Georghiu, où il dit comment il a reçu la foi en même temps que le lait de sa mère : « La foi, c'est exactement comme la chaleur. Elle se transmet. On la reçoit de sa mère. Avec la chaleur de son sein. De son lait. De ses lèvres. C'est alors qu'on commence à avoir la foi. Pour moi, la foi, c'est d'abord la chaleur de ma mère. C'est la vie même. »

Et cet autre passage où Virgil Georghiu dit de sa mère qu'elle était une « théodidacte »... « instruite ni à l'école, ni par elle-même, mais par Dieu... Son ignorance était faite de simplicité : la propriété d'une pensée une et simple qui entend la Parole de Dieu sans la juger, et la reçoit sans l'interroger, comme l'enfant reçoit les mots de sa nourrice, comme l'enfant reçoit l'enseignement de son maître sans juger et contrôler ce qui lui est dit ». (*Pourquoi m'a-t-on appelé Virgil.*)

... Seulement, tandis que le petit enfant d'homme sort de sa mère et s'en éloigne peu à peu pour grandir, le fils de l'Église, lui, entre en elle et s'y intègre toujours davantage.

Or, la foi ne peut naître que d'un contact profond, assidu, amoureux, avec la Parole de Dieu et avec toute l'histoire du Corps du Christ vivant dans l'Église, aux prises avec les temps, les civilisations, les barbares qui submergent tout, les lentes remontées, les glissements des clercs, les réveils merveilleux des saints.

Car la foi est faite d'une certitude profonde, inébranlable, et, en même temps, de questions toujours renouvelées. Madeleine Delbrêl a su dire cela mieux que personne elle a su, plus encore, le vivre, et elle nous apprend à le vivre. Mais pour elle, la foi n'était pas, si j'ose dire, du « tout cuit », une sorte de trésor donné une fois pour toutes. Pour elle c'était non une plante de serre, mais l'arbre de pleine terre, fait pour affronter l'hiver et la tempête. Il faut à l'arbre des racines fortes.

Notre foi n'est pas une adhésion à des formules apprises une fois pour toutes, même si on est prêt, pour elles, à se faire couper en morceaux. Notre foi en Jésus est un mouvement de confiance et d'abandon par lequel nous renonçons à compter sur nos pensées et nos forces pour nous en remettre à la Parole et à la puissance de Celui en qui nous croyons.

La vie du Christ, sa naissance dans la chair, sa résurrection historique, son retour auprès du Père, l'envoi de l'Esprit, tous ces événements, nous y adhérons totalement, même si nous restons comme les apôtres « gens de peu de foi et lents à croire ». Et tout cela ne reste pas inactif comme des formules que l'on récite. Cela transforme notre vie. Si nous croyons, en effet, aux paroles du Christ, à ses enseignements, nos manières d'être, nos façons d'accueillir nos frères, notre regard sur le temporel, notre espérance dans l'éternel prennent des tonalités toutes nouvelles et différentes.

IV SOYEZ DES PORTEURS DE CERTITUDES

Quand je lis le Psaume 11 (12 dans l'hébreu), dans la traduction faite de l'hébreu par Chouraqui, il y a un mot qui me frappe au cœur :

« *Sauve-nous, Seigneur, ton amant succombe, car les certitudes disparaissent d'entre les fils de l'homme.* »

La traduction habituelle est différente; au lieu de « certitudes », on dit la *fidélité* ou la *vérité*. Mais la *vérité* (dans l'hébreu « Amen »), c'est ce qui est sûr, ce qui est certain.

« Sauve-nous, Seigneur..., les *certitudes* disparaissent d'entre les fils de l'homme », c'est là tout le drame d'aujourd'hui résumé en un saisissant raccourci. Si l'hypothèse, si l'opinion, si les problèmes remplacent la certitude, et le « peut-être », le « oui-oui » ou « non-non », dont parle Jésus, qui ajoute que « *tout le reste vient du malin* », alors le levain évangélique ne peut plus fermenter, le sel ne peut plus saler.

Le Concile a rapproché le monde de l'Église. Parce qu'il a fait cela parce qu'il a débattu de tous ces sujets, il faut aujourd'hui qu'éclatent plus fondamentalement et fortement les vérités de notre foi, la vérité qui fait qu'on est chrétien. Ne soyez pas d'abord des diffuseurs de problèmes, mais des porteurs de certitudes. Comprendons bien que l'incroyant ou l'indifférent ne sera jamais atteint au niveau le plus profond de son âme par *l'aggiornamento* même le meilleur. Il dira : « C'est bien, c'est pas trop tôt. » Admettez que l'on marie tous les curés et que leurs femmes aient droit à la pilule, mais pourquoi voulez-vous que cela me convertisse, moi incroyant ? Il n'y a aucun lien... Or la « metanoia » dont nous parle saint Paul, c'est-à-dire ce bouleversement du fond de l'âme et de l'être, la conversion, ça ne viendra pas de là ! C'est autre chose que nous avons à donner aux hommes, ce réalisme surnaturel, ces certitudes qui se situent au-delà, « infiniment au-delà de ce que nous pouvons penser et concevoir » (Eph. 3, 20). C'est d'un autre ordre.

Voyez la parabole de Jésus : le Royaume des Cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme vient à trouver ; « *il le recache, s'en va ravi de joie vendre tout ce qu'il possède et il achète ce champ* ». Quel est le mot clé, apostolique, de cette petite parabole ? Mais c'est : « *ravi de joie* ». C'est parce que le trésor du Royaume est pour nous une certitude qui nous ravit de joie que nous allons pouvoir en parler aux hommes, à la différence de ces disciples d'Emmaüs dont on nous dit qu'ils revenaient de Jérusalem « le visage morne », avant de rencontrer le Seigneur ressuscité.

Notre bon pape Jean XXIII, si inattendu et qui a su atteindre directement tant d'hommes, avait, lui, le sens de ces certitudes. J'ai entendu à la Secrétairerie d'État du Vatican, raconter comment, après le sacre d'évêques noirs, il s'adressait familièrement à eux. Vous savez que sa conversation était souvent décousue - il ne suivait pas tellement des pistes préparées à l'avance. Au milieu donc d'une conversation à bâtons rompus, tout d'un coup il s'arrête, et il dit à ces nouveaux évêques : « On ne sait ce qui peut arriver, mais quoi qu'il vous arrive dans la vie, souvenez-vous toujours - et là il livrait ses certitudes - souvenez-vous que Dieu est bon, qu'il nous aime, que le Seigneur est venu nous sauver, et que nous nous sauvons dans l'Église, autour de Pierre. » Voilà de grandes certitudes, de grandes vérités éclatantes. Pour Jean XXIII tout le reste, tous les problèmes, qui allaient être soulevés, étaient d'avance ramenés à leurs justes dimensions.

Les grandes certitudes ne concernent pas la seule intelligence, mais l'intelligence et *le cœur*. Elles ne conduisent pas à un sentimentalisme dévotionnel, mais se traduisent dans des gestes, dans des actes. Une espèce d'attention à Dieu.

V AIMÉS DE DIEU

Le Père Spicq a publié un livre dont le début porte sur les désignations que se donnèrent les premiers chrétiens dans le Nouveau Testament. Parmi tant de beaux titres : disciples, croyants, saints, élus, serviteurs de Dieu, ceux qui invoquent le nom du Seigneur, fils de Dieu, frères, héritiers du salut, etc., se trouve cette appellation « aimés de Dieu »².

Quelle densité de grandeur dans ces dénominations primitives du chrétien. Ce ne sont pas des mots en l'air, mais des expressions techniques dont chacune est riche de tout le passé biblique et qui sortent du tombeau de Jésus ressuscité transfigurées et plus lourdes encore de sens : le choix merveilleusement libre de Dieu (élus), la force de cet amour de Dieu pour nous qu'aucune vicissitude ne peut modifier (aimés), le chrétien « engendré en permanence » par « la semence de Dieu qui demeure en lui » (fils); l'extraordinaire transformation intérieure qui en découle (saint).

Mais aussi, noblesse oblige, quelle nécessité pour nous de ne pas nous contenter de professer un credo, même authentique, mais de nous conduire selon ce que nous sommes dans la réalité la plus vraie de notre être ! La « communauté des disciples » n'est pas seulement notre regroupement en un même lieu ou autour du même Seigneur dans une même foi, mais la fidélité commune de notre vie à chacun, aux appels si fermes de l'Évangile. Le « serviteur » est prompt, heureux d'obéir, le « fils de Dieu » supplie son Père de le rendre ressemblant au Fils, « l'héritier » est plein d'espérance, « l'aimé » devient aimant. Si nous restons fidèles à la contemplation incessante de nos grandeurs (seule l'Église peut nous y maintenir, et nos faiblesses n'y mettent jamais un obstacle définitif), alors la joie habitera nos vies comme elle traverse tout l'Évangile, de l'annonce de la naissance de Jean-Baptiste à la Jérusalem céleste.

² Vie chrétienne et pérégrination selon le Nouveau Testament, Cerf, 1972.

VI LE CŒUR EN FÊTE

La Toussaint

S'il fallait choisir une fête qui serait celle de l'amitié, je proposerais volontiers la Toussaint. Comment en effet ne pas désirer que la communion des saints soit le lien qui nous unisse ? Comment surtout ne pas nous encourager mutuellement à raviver en chacun de nous la joie et l'espérance de la Jérusalem céleste ?

En pensant qu'aujourd'hui tous nous avons médité ces mêmes textes et ensemble tressailli d'allégresse, j'éprouve avec chacun de vous l'élargissement merveilleux que Dieu donne à notre intelligence : au-delà du réel visible, si riche parfois et pourtant si limité toujours, ne résistant guère à la durée, s'usant, vieillissant nous sommes invités à ce plus-que-réel qui bénéficie, lui, de l'illimité de Dieu. Je relis le chapitre 12 de l'épître aux Hébreux : « Vous ne vous êtes pas approchés d'une réalité palpable... Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion et de la Cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste et de myriades d'anges, réunion de fête... » Vous connaissez la suite, vous la relirez.

Saint Paul nous dit que son « cœur s'est élargi, en sorte que nul ne s'y trouve à l'étroit », mais la foi provoque justement cet élargissement de l'intelligence entrant dans cet océan de lumières par lequel saint Jean décrit sa vision et de Dieu et de la cité qui nous attend (Ap - 4, 3 ; 21, 18). A condition, bien sûr, que notre foi et notre intelligence prennent le temps de contempler ces « merveilles de Dieu ».

Et c'est là peut-être où chacun de nous doit se reprendre. Jésus nous le redit : la Parole du Royaume est si vite étouffée par les ronces et la broussaille des « soucis de la vie », même quand ils sont les soucis du Royaume ! Combien se sont mis en route comme nous et ont laissé s'estomper la vision du but, ce but qui n'est ni un mythe ni un rêve ni un opium, mais qui est le pôle qui « aimante » nos vies et maintient la marche dans le chemin. Et qui donne d'avancer dans le dynamisme et la joie, non à cause d'une obligation prise un jour, mais par un instinct intérieur à la façon des oiseaux migrateurs ou des poissons qui, de l'océan, remontent à la source du fleuve où ils sont nés. Avec saint Paul « allons droit de l'avant, tendus de tout notre être, courant vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ-Jésus (Ph. 3, 13). Et si ce « là-haut » nous semble inaccessible, redisons la parole de foi : « Au rocher trop haut pour moi, Seigneur, daigne me conduire. » Ne laissons pas ce sommet s'embrumer, « gardons l'assurance et la joyeuse fermeté de l'espérance » (He. 3, 6).

TABLE DES MATIÈRES

Ce qui fait mon espérance

SI VOUS SAVIEZ LE DON DE DIEU !

- I. Avez-vous une religion ?
- II. L'ascension vers Dieu
- III. Quand Dieu nous aime
- IV. « Il est venu chez lui, on ne l'a pas reçu »
- V. L'arbre de Dieu
- VI. Lettre d'envoi

CERTITUDES

- I. Dieu nous aime
- II. « Qui cherches-tu ? »
- III. La foi
- IV. Soyez des porteurs de certitudes
- V. Aimés de Dieu
- VI. Le cœur en fête